

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier :

La Révolution française - 1789
Affiches et Cahiers de doléances

02. Édito
03. Entretien avec Pierre Serna
09. Extraits choisis - Affiches et Cahiers
11. Mirabeau - Portrait
13. Honoré de Balzac - Lettres à sa sœur
15. Dernières parutions
17. Agenda



Édito

La Révolution française - 1789 Affiches et cahiers de doléances

Nathalie Jungerman

L'ouvrage, *Que demande le peuple ?* sous-titré *Les Cahiers de doléances de 1789*, publié ce mois-ci aux Éditions Textuel ainsi que l'exposition, « La Révolution s'affiche », organisée à l'occasion du 230^{ème} anniversaire de la Révolution française et présentée à l'Assemblée nationale (jusqu'au 15 novembre 2019), permettent d'appréhender et de mieux comprendre l'histoire – complexe – de cette période.

Les affiches révolutionnaires proviennent d'un fonds unique au monde, constitué par Louis-François Portiez dit « Portiez de l'Oise » (1765-1810) qui fut, notamment, représentant du peuple à la Convention puis député au Conseil des Cinq-Cents. L'historien Pierre Serna, Professeur des universités et membre de l'IHRF-IHMC (Institut d'histoire moderne et contemporaine), a participé au comité scientifique de l'exposition et au catalogue collectif préfacé par Richard Ferrand, Président de l'Assemblée nationale. Pierre Serna a également établi l'édition de *Que demande le peuple ?* et commenté les larges extraits des 60 000 cahiers de doléances que les Français, au printemps 1789, ont adressés au roi à sa demande. Les prises de parole, plaintes et vœux exprimés, la construction d'un rapport de force vis-à-vis du pouvoir, attestent de la maturité politique du peuple et de l'espoir d'un monde nouveau. Le livre, richement illustré d'un ensemble inédit de fac-similés, de gravures, de cartes et de reproductions de tableaux, contient aussi une chronologie (de février 1787 à juillet 1789) et un glossaire. Les doléances sont organisées par thèmes et chapitres qui structurent et instruisent le propos.

La Fondation La Poste soutient la publication du catalogue (Fayard) qui accompagne l'exposition « La Révolution s'affiche » et du beau livre, *Que demande le peuple ?*

Rencontre avec Pierre Serna, loin des clichés, le temps d'un café... « révolutionnaire ».

Entretien avec Pierre Serna

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

À l'occasion du 230^{ème} anniversaire de la Révolution française, une exposition intitulée « La Révolution s'affiche » est présentée en ce moment à l'Assemblée nationale. Vous avez fait partie du comité scientifique de l'exposition qui est accompagnée d'un catalogue édité par Fayard. Un beau livre, *Que demande le peuple ? Les cahiers de doléances de 1789*, dont vous êtes l'auteur, paraît en même temps aux éditions Textuel. Quelques mots sur l'élaboration de cet ouvrage richement illustré ?

Pierre Serna L'origine du projet est liée au goût de Marianne Théry (directrice des Éditions Textuel) pour l'archive, le manuscrit, c'est-à-dire pour ce qui peut être l'objet même de la correspondance. En 1789, ce sont des milliers de lettres qui se sont échangées, de bailliages à villes, de villes à villages. Le travail de transcription de ces textes – inédits lorsqu'ils proviennent d'archives départementales – est tout à fait remarquable. Nous avons voulu réintégrer ces cahiers de doléances dans l'espace mental et visuel de l'époque avec des images et les fac-similés des manuscrits. Au XVIII^{ème} siècle, circulaient quantité de caricatures, de dessins pouvant être immédiatement compris par la population qui était en grande partie illettrée. L'image est un langage et la lettre une image si l'on regarde la reproduction (p.78) du cahier de doléances de Cannes – petit village de pêcheur à l'époque – qui est extraordinaire par ses ratures, taches d'encre et rajouts dans la marge. Il y a là toute une histoire visuelle de ce qu'est l'écriture manuscrite au XVIII^{ème} siècle. Les surimpressions témoignent du fait qu'on a appuyé fort sur la plume ; les rajouts signifient qu'il y a eu des discussions... Cette page de

doléances des pêcheurs de Cannes est très intéressante et émouvante. Quant au contenu, il est stupéfiant de maturité politique. Qu'est-ce qui intéresse ces gens ? Premièrement, la baisse des impôts, non pas parce qu'ils ne souhaitent plus payer d'impôts, mais parce qu'ils veulent qu'ils soient mieux répartis. Deuxièmement, ils demandent plus de liberté dans leur travail : la possibilité de ne plus passer par des corporations, par des règlements compliqués qui empêchent les fils de pêcheurs de pouvoir s'installer à leur compte. Troisièmement, ils réclament une école ! L'école et la santé sont des sujets récurrents dans les cahiers. On souhaite que le roi paie davantage des « officiers de santé » (des médecins) pour combattre ce que les gens redoutent le plus : les épidémies. Les extraits des cahiers sont accompagnés d'introductions scientifiques en fonction des dix-neuf chapitres que j'ai choisis et qui, je l'espère, structurent et donnent une idée assez claire de la richesse des thèmes abordés.

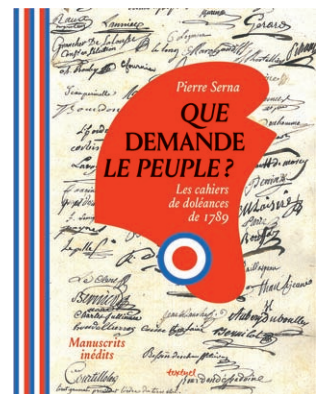
Les affiches exposées en ce moment à l'Assemblée nationale qui proviennent de la collection Portiez de l'Oise sont un média important...

P.S. C'est un média important et fragile car elles ont une espérance de vie de 24 à 36 heures à cause des intempéries, et en tant qu'objet politique, elles sont aussi arrachées. Louis-François Portiez (1765-1810), représentant du peuple à la Convention puis député au Conseil des Cinq-cents et membre du Tribunal, a rassemblé des milliers de documents révolutionnaires et s'est pris de passion pour les affiches. Sa collection forme un fonds unique au monde et permet de comprendre ce qu'est un journal mural. Ces affiches qui proclament « Se taire est un crime



Pierre Serna
© D.R.

Pierre Serna est historien, spécialiste de la Révolution française, professeur à l'université Panthéon Sorbonne. Il a dirigé l'Institut d'Histoire de la Révolution française de 2008 à 2015. Il a notamment publié *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en révolution (1750-1840)* (Fayard, 2017) et *Antonelle. L'Inventeur de la démocratie représentative* (Actes Sud, 2017).



Pierre Serna
Que demande le peuple ? Les cahiers de doléances de 1789
Éditions Textuel, octobre 2019.
190 pages.

Avec le soutien de



quand parler est utile » et « Vivre libre ou mourir » étaient lues à voix haute par quelques-uns pour un groupe de citoyens qui ne savaient pas lire.

Dans quel contexte le roi convoque les états généraux et invite les Français à rédiger les cahiers de doléances ? S'il y avait eu une entente, il n'y aurait peut-être pas eu la Révolution ?

P.S. Je fais l'hypothèse – elle peut être débattue – que le roi n'est pas du tout le gros maladroit que l'on présente, qui, accusé par la crise économique et se sachant quasiment condamné, convoque en dernier ressort et malgré lui les états généraux. Il y a une crise certes, mais si chaque fois qu'il y avait une crise économique il y avait révolution, la révolution serait permanente, et si chaque fois qu'il y avait une crise politique on était au bord du gouffre, on le serait en permanence. Or, il y a un lourd retournement de la conjoncture économique depuis la fin de la guerre de Sept Ans contre l'Angleterre (1756-1763) qui a été une catastrophe pour la France. La Révolution aurait pu davantage avoir lieu au début du règne de Louis XVI avec les réformes de Turgot (contrôleur général des finances renvoyé en 1776) qui ont notamment provoqué une hausse du prix du blé et déclenché la *guerre des farines* au printemps 1775. Ensuite, la situation économique s'aggrave avec la dette qui ne cesse d'augmenter pour financer la révolution américaine. Il faut aussi considérer que l'Europe et tout l'espace atlantique est en révolution : Amérique, Suisse (Genève), Irlande, Pays-Bas, Brabant, Liège...

Est-ce que ce sont des émeutes ou véritablement des révolutions ?

P.S. Cette question pose le problème fort intéressant de la graduation : « sédition / manifestation / révolte / insurrection / révolution » est la hiérarchie dans l'échelle de la colère. Comme le dit le grand historien Jean Nicolas, la France vit dans l'intranquillité. Il y a beaucoup d'émeutes ainsi que des formes de désobéissances qui, à partir de 1787, vont augmenter parce que les caisses sont vides. Le contrôleur général des finances, Charles Alexandre de Calonne (1734-1802), convoque l'assemblée des notables en janvier 1787 pour essayer de responsabiliser les deux premiers ordres du royaume exempts d'imposition afin qu'ils acceptent de participer à l'effort collectif. Mais c'est un échec, les privilégiés s'obstinent, excepté une minorité de nobles « éclairés » qui comprennent l'urgence de leur contribution dans un royaume concurrencé par l'Angleterre où l'aristocratie paye un impôt lourd. (C'est pour cette raison qu'il n'y aura pas de révolution

dans les îles britanniques). L'aveuglement et la cupidité des privilégiés en France ont donc provoqué la Révolution.

Le roi est dans l'impasse, les deux premiers ordres refusent de lui obéir. Ce qui aurait dû être une alliance naturelle (le roi, les nobles et le clergé) ne l'est pas du tout. C'est la Révolution qui va inventer la contre-Révolution. Finalement, le roi se tourne vers le peuple qu'il appelle « ses peuples » (ce qui montre que la France est un pays désuni) ou vers la nation, un concept dont il est question depuis 1780.

Donc, je crois que le roi fait un pari politique – il va le perdre – mais c'est un pari qui n'est ni sot, ni inconscient. C'est au contraire un choix calculé, risqué mais audacieux. Puisque les nobles, soutien naturel de la monarchie, ne suivent pas le roi, ce dernier va convoquer pour le 1er mai 1789 les états généraux afin de sortir le royaume de la crise politique, économique et sociale. Il demande à Jacques Necker, de retour au pouvoir depuis l'été 1788, de faire imprimer une lettre, le 24 janvier 1789, invitant ses sujets à écrire librement leurs plaintes. La lettre officielle est envoyée dans tous les pays d'états, dans tous les bailliages de France appelant les hommes âgés de plus de 25 ans à se réunir entre le premier et le troisième dimanche du mois de mars pour rédiger leurs requêtes.

Dans quelles conditions Necker rédige sa lettre de convocation des états généraux le 24 janvier 1789 ?

P.S. À l'été 1788, l'État est au bord de la faillite. Il y a eu des graves incidents qui ont suivi la Journée des tuiles à Grenoble et le récent contrôleur des finances, Étienne Charles de Loménie de Brienne (1727-1794), annonce la formation des états généraux du royaume avant de démissionner. Mais on ne sait pas encore sous quelle forme. Depuis 1614, les états généraux n'ont pas été réunis. Il faut donc regarder dans les vieux papiers pour savoir comment on va s'y prendre. Convocation par ordre ? Comment faire dans ce pays qui est totalement désuni ? Il y a des pays d'états, des pays d'élection, des espaces qui sont quasiment indépendants. Chaque région revendique plus ou moins son indépendance et ses privilèges : Arles, par exemple, a ses consuls, Toulouse, ses capitouls. Puis, le tiers état demande son doublement. Et comment va-t-on voter ? Par tête ou par ordre ? Des questions très contemporaines. Le vote par tête changerait tout à condition qu'on double le tiers état. Si c'est le cas, il y aurait une relative justice car le tiers état compose 98% de la population. En ce sens, ce serait 300 députés pour le clergé, 300 pour la noblesse et 600 pour le tiers état. En novembre 1788, le doublement est obtenu mais le vote par tête ou par ordre

n'est pas encore décidé. Cette mobilisation politique est tout à fait remarquable. D'ailleurs, plus de 1500 pamphlets envoyés par la Poste ont été écrits entre 1787 et 1789.

Comment s'est organisée la collecte des plaintes ?

P.S. La France est à cette époque un pays d'environ 27 millions d'habitants. Si, hélas, on soustrait les femmes dont on peut penser raisonnablement qu'elles représentent la moitié de la population, il reste 13 millions ; on retire les hommes de moins de 25 ans et on arrive à peu près à 7 millions de personnes, ce qui représente 75 ou 80% des hommes appelés à participer à la rédaction de ces cahiers de doléances. Aujourd'hui, la France est un petit pays mais à l'époque, cette société est un monstre démographique. À part la Russie, qui a un espace gigantesque, aucun autre pays ne rivalise en terme de population. Donc, la France est un pays exceptionnel, parfaitement relié par les routes, la Poste, les informations. En ce qui concerne l'organisation de la collecte, la paroisse est la première unité. Il y en a environ 35 000. Les gens y viennent le dimanche pour écouter la messe. À côté de la paroisse, se tient une organisation civile appelée « La Fabrique » où les hommes s'occupent de l'argent pour l'entretien de l'église... C'est une communauté religieuse qui a sa dimension laïque. Après la messe des premier et troisième dimanches de mars, les hommes restent pour inscrire leurs vœux et doléances. Ensuite, les cahiers de paroisses sont envoyés aux communautés du bailliage (il y en a plus de 1200 en France) et on élabore une synthèse des cahiers...

Qui fait la synthèse ?

P.S. C'est là que naît la polémique historique... Toute une tradition antirévolutionnaire, peu sympathique à la Révolution ou franchement hostile, va dire à la fin du XIX^{ème} siècle : « Qu'est-ce que le peuple ? Qui est ce peuple ? Le peuple n'existe pas, ce sont des bourgeois – avo-

cats, médecins, professeurs – qui en ont profité pour écrire leurs cahiers. Bien souvent, ils les ont fait signer à des paysans qui ne savaient pas très bien ce qu'ils signaient. En réalité, ces cahiers n'expriment pas un vœu populaire ; ils sont les reflets des désirs d'un tiers état bien intégré dans la société de l'Ancien régime ».

Qu'est-ce que vous en pensez ?

P.S. Si cet argument est utilisé pour délégitimer la parole populaire, je considère que c'est faux. Si l'on veut dire que des hommes comme Choderlos de Laclos ou François de Neufchâteau en Lorraine ont écrit des cahiers qui ont circulé dans des dizaines de villages et ont eu une influence, je suis parfaitement d'accord. La lecture à plusieurs niveaux de ces cahiers permet d'en appréhender toute la richesse et la complexité, ce qui est plus intéressant que de porter un jugement partiel ou partial. Quant à l'organisation de la collecte des cahiers, après la rédaction, une première synthèse est réalisée par des gens plus lettrés et envoyée aux 400 bailliages principaux. Ensuite, les cahiers sont portés par les députés aux états généraux. Ces députés ont rédigé chacun pour leur ordre 12 cahiers. Il y en a donc 36 qui vont être déposés aux pieds du roi le 5 mai 1789 à l'ouverture des états généraux. Il est évident que les 12 cahiers de chaque ordre n'ont pas été rédigés par un paysan illettré, un petit curé ou un hobereau dont on peut penser qu'il est aussi illettré. Il n'empêche qu'une parole « au ras du sol » subsiste et nous avons justement essayé d'en faire part dans ce livre.

Une parole qui résonne avec celle des affiches exposées à l'Assemblée nationale...

P.S. Oui effectivement. Certaines revendications écrites dans un français phonétique sont émouvantes. Par exemple, on peut lire cette phrase des paysans des Côtes d'Armor : « Demandons que les laboureurs iraient au moulin ou bonne leur semblerait ». Soit on peut en lire



La Révolution s'affiche
La collection d'affiches révolutionnaires de l'Assemblée nationale
Catalogue de l'exposition
Préface de Richard Ferrand, Président de l'Assemblée nationale
Collectif : Laurent Cuvelier, Pierre Serna, Anne Simonin, Emmanuel de Waresquiel
Éditions Fayard, sept. 2019. 127 pages

Avec le soutien de



Conseil scientifique de l'exposition :
Jean Tulard, Pierre Serna, Annie Jourdan, Anne Simonin, Emmanuel de Waresquiel, Alain Weil et Laurent Cuvelier.



et dire qu'ils parlent mal le français, soit on peut y voir tout un programme politique : « Nous demandons que les laboureurs puissent aller au moulin qu'ils désirent. » Ce qui signifie : « Nous ne voulons plus subir la loi du seigneur qui nous impose de payer des taxes pour aller à son moulin. Nous voulons disposer du fruit de notre travail, faire moudre notre grain où nous voulons. » Il y a là une vraie maturité politique.

J'ai noté, à la lecture des extraits de ces cahiers, des marques de bienveillance à l'égard du roi qui laissent à penser que l'idée de la monarchie n'est pas remise en cause...

P.S. C'est un argument très intéressant qui, là encore, a fait polémique. Personne ne veut la Révolution en mars 1789. Ce qu'on entend par « Révolution » est la fin de la monarchie et le renversement de Louis XVI. Les marques de respect et d'affection pour le roi sont effectivement innombrables. Elles expriment une sincérité et un réel espoir. Mais il faut aller jusqu'au bout de ces remarques. Les temps ont changé. Le peuple dit au roi que, tout en le respectant, il doit gouverner avec lui, l'écouter, l'aimer et être juste. On lui obéira, mais il doit comprendre qu'il n'est pas le seul souverain et que, désormais, la nation peut aussi, plus que le conseiller, l'aider à faire la loi. On ne met pas en cause l'idée de monarchie, on insuffle l'idée d'une profonde réforme de la monarchie.

En faisant ce livre, je me suis rendu compte à quel point les Français étaient politisés. Quand commence la Révolution ? Je n'en sais rien. Je suis de plus en plus dubitatif. La prise de la Bastille le 14 juillet 1789, qui est certes une date importante, est une construction d'historien.

L'ébullition politique est à son comble à partir de septembre 1788 entre des privilégiés désormais sur leurs gardes et un tiers état de plus en plus sûr de sa force. L'hiver particulièrement rigoureux de cette année aggrave la situation. Quand on regarde les graphiques établis par Jean Nicolas sur l'ensemble du territoire de la monarchie, il y a chaque mois, à partir de janvier 1789, des centaines d'actes de subversion, de désobéissances civiles, de manifestations, d'émeutes, de femmes qui crient dans les marchés parce que les prix s'envolent.

Quels étaient les principaux privilèges que le tiers état voulait abolir ?

P.S. La question est très intéressante et n'est pas si facile. S'il n'y a que 300 ou 350 000 nobles sur 27 millions d'habitants, ce n'est pas grand-chose. Mais le système de la noblesse contamine

l'entière économie du pays. C'est-à-dire que tout se monnaie. Même la justice. Depuis l'invention de la vénalité des charges et son développement sous le règne de François 1^{er}, tout s'achète. Le roi vend une partie de ses prérogatives. Les villes, les roturiers, les corporations, ont des privilèges. Tout est biologiquement de l'ordre du privilège. Vous êtes une jeune femme, vous voulez devenir boulangère ou cordonnière ou tisserande, vous ne pouvez pas si votre père ne l'est pas. Vous resterez apprentie ou compagne toute votre vie. La société est empoisonnée par le privilège. Évidemment, au sommet : les aristocrates, les nobles qui sont pointés du doigt. Cette question ne concerne pas simplement l'impôt. C'est aussi celle de la liberté. Bien sûr, on veut des impôts plus justes, mais on veut également une justice gratuite et la même pour tous. Car elle est arbitraire et différente à Bordeaux, à Rouen ou à Grenoble... On veut se libérer de tous les carcans, parce que non seulement les nobles ne payent pas d'impôts, mais ils en perçoivent. Vous ne pouvez pas traverser une seigneurie, franchir une rivière ou prendre telle ou telle route sans payer de péage. Puis, il ne faut pas oublier le privilège de la chasse réservé à la noblesse. Dans les cahiers de doléances, c'est d'ailleurs une question essentielle et récurrente. N'oublions pas que ce pays est composé de 85% de ruraux : les paysans ont faim et les animaux chassés abîment les récoltes...

Il faut donc comprendre la lutte des privilèges comme un tout global qui intègre aussi bien le petit artisan dans les ateliers que les grands du royaume. Quant aux paysans, ils doivent payer pour le four, le sel, et même pour le mariage des enfants du seigneur afin que ce dernier puisse constituer sa dote (en Provence, notamment). Chacun a des droits ancestraux qu'il fait d'autant plus valoir que le libéralisme se développe dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle qui connaît une première période de mondialisation. Avec ses empires coloniaux énormes, la noblesse a besoin de liquidités et va exercer une pression fiscale sur les paysans qui n'en peuvent plus. La répartition désastreuse des impôts et l'acharnement des plus riches, à ne pas vouloir payer en fonction de la proportionnalité de leur fortune, vont bloquer la situation. Ce n'est pas le peuple qui fait la révolution, il la met en marche quand les élites multiplient les erreurs au sommet de l'État pour conserver leurs privilèges. C'est ainsi en 1789. Ça l'est peut-être pour d'autres périodes mais, comme je ne suis qu'historien, je vous laisse conclure. Les gens descendent dans la rue en dernière limite. Ce n'est pas un plaisir de faire la grève, on peut recevoir des coups de la part de la police ou des militaires. C'est au moment où l'on risque vraiment sa vie que la situation peut basculer et

qu'elle devient révolutionnaire. Une révolution, ce n'est pas simplement le peuple dans la rue. On le voit bien aujourd'hui, il peut être canalisé par une répression. Une révolution, c'est lorsque la pression du peuple est tellement forte que les forces de l'ordre se retournent parce qu'elles se rendent compte, au fond, qu'elles ont les mêmes intérêts que lui. La Bastille a été prise avec les canons des gardes français qui deviennent les gardes nationales. On l'a vu en 2011, en Tunisie. Les gens dans la rue se faisaient tirer dessus et certains mouraient, puis la police et l'armée les ont rejoints. Dans ces conditions d'union et de force, plus aucun pouvoir ne peut tenir.

Il est surprenant de lire dans les cahiers des demandes d'une grande modernité... Par exemple, le divorce, l'éducation nationale libre et obligatoire pour les garçons et les filles, le mariage des prêtres...

P.S. Ces cahiers ont une fonction positive et une autre négative. Si vous demandez à des gens d'écrire leurs doléances, ils vont évidemment se plaindre, et les historiens peuvent mesurer l'intensité de la plainte, sa réalité. Mais ce qui est intéressant dans ces cahiers, c'est qu'il y a aussi des vœux très positifs, des espoirs qui expriment la volonté d'un monde nouveau. On a longtemps pensé, dans la logique d'une culture des élites et d'une culture du peuple, que la philosophie des Lumières avait été plus ou moins diffusée dans les classes populaires. Je n'en suis pas certain, sans être catégorique. Je pense qu'on peut faire l'hypothèse contraire. C'est-à-dire qu'au XVIII^{ème} siècle, les trois fléaux des anciennes sociétés épargnent la France : la guerre, la famine et la maladie. Le niveau de vie progresse. Cela se traduit par une amélioration globale et une plus grande démographie. Par conséquent, les crises de la fin du XVIII^{ème} sont plus durement ressenties. Dans cette amélioration du siècle, on a découvert « au ras du sol » qu'on pouvait mieux vivre. Qu'est-ce que mieux vivre ? Une fois que les premiers besoins sont satisfaits, ne pas mourir de faim, on aspire à une vie plus digne. Cette phrase inscrite dans les cahiers est marquante : « Pour cesser les scandales, on demande que les prêtres se marient ». La communauté des pères et des mères veut protéger ses enfants. On voudrait une société normale, assez familialiste au fond, moins hypocrite, plus juste, où les enfants seraient mieux éduqués et les bonnes mœurs respectées. Trouver des subsides

pour avoir une école, respecter le droit de glanage, profiter des biens essentiels qui appartiennent à la communauté et dans lesquels Jean Jaurès voyait là la preuve de la ruralité française, tout cela forme un nouvel équilibre de vie, un renouveau, une idée de bonheur qui serait au fond assez possible dans cette vision non pas enchanteresse, mais presque réalisable si les conditions de justice étaient davantage respectées.

Les femmes ont joué un rôle important... On peut lire (page 143 dans le livre *Que demande le peuple ?*) la pétition des femmes du tiers état au roi datée du 1er janvier 1789 qui commence ainsi : « Sire, dans un temps où les différents ordres sont occupés de leurs intérêts... » et se termine par : « Les femmes, objets continuels de l'admiration et du mépris des hommes, les femmes, dans cette commune agitation, ne pourraient-elles pas aussi faire entendre leur voix ? »



Liberté de la presse, carte à jouer révolutionnaire, XVIII^{ème} siècle, dessin. *Que demande le peuple ?* Éditions Textuel, page 73.

P.S. On a mésestimé le rôle des femmes dans l'histoire du XVIII^{ème} siècle. 10 à 15% de la population active des villes sont constitués par des domestiques, en majorité des femmes. Elles arrivent en ville vers l'âge de 15 ans, restent à peu près jusqu'à 25 ans pour constituer leur dote et une fois leur dote constituée se marient en ville, ou le plus souvent repartent à la campagne. Jour après jour, elles ont observé comment vivaient leurs patronnes nobles ou bourgeoises et elles rapportent avec elles une nouvelle manière de vivre qu'elles vont transmettre. En partie grâce à elles, les hommes des villages prennent conscience qu'ils ne sont pas seulement des sujets, mais des individus qui eux aussi peuvent avoir des revendications personnelles ou collectives. Certaines d'entre elles, des sœurs dans les couvents ou des veuves nobles, ont pu écrire des cahiers de doléances. Mais toujours ces cahiers ont été réécrits par des hommes. Il n'y a donc pas de cahiers de femmes en tant que tels. En revanche, dès janvier 1789, elles prennent l'initiative d'écrire des lettres à « Sa majesté ». Comme elles savent qu'elles ne vont pas être écoutées par les hommes, elles se réunissent et écrivent leurs doléances directement au roi. Est-ce que le roi les a lues ? Je n'en sais rien, mais ces lettres ont été diffusées et lues par les contemporains. Ce sont des femmes ouvrières qui travaillent en général dans l'industrie textile et qui comprennent, qu'avec le chômage et la crise économique, on va

préférer embaucher un homme ou en profiter pour les faire travailler plus et les payer moins... Dans l'histoire du XVIII^{ème} siècle, les femmes ont joué une part très importante dans la vie économique. Ce qui nuance les critiques de certains historiens qui disent que la Révolution a été une révolution d'hommes. Grâce aux Archives nationales, nous avons trouvé un cahier de plus de 50 pages des femmes de Besançon, totalement inédit dont on a transcrit de larges extraits dans le livre. Ces femmes de Besançon sont extraordinaires. Elles demandent le vote et, en priorité, l'égalité dans la gestion de l'argent familial. Ce qui est très important car je vous rappelle qu'il a fallu attendre 1965 pour que les femmes puissent ouvrir un compte bancaire en leur nom. Les femmes se sont donc exprimées, ont écrit leurs doléances et ont participé aux débats. À fortiori celles qui appartiennent aux classes privilégiées telles Madame de Beauharnais ou la fille de Jacques Necker qui deviendra Madame de Staël.

Il est aussi question du sort des esclaves de l'empire colonial : abolir toute forme de servitude...

P.S. La France est un très grand empire colonial qui va du Sénégal à l'île de la Réunion, du comptoir indien au Canada et à la Louisiane. La mondialisation n'est pas un phénomène nouveau. Les Anglais sont capables de transporter des armées en Amérique ou en Inde, de forcer le détroit d'Indonésie pour partir vers la route de Chine. Au XVIII^{ème} siècle, on est à la recherche du continent austral et les contemporains ont une vision mondiale des échanges de produits. Cette économie fonctionne sur la traite négrière. La question de l'esclavage est bien évidemment centrale.

Dans les cahiers de doléances et aussi sur certaines affiches exposées à l'Assemblée nationale, on voit ce qu'est une prise de conscience politique. En parlant de servitude pour soi-même, on commence à penser aux autres. Bien des Français sont révoltés par le commerce des êtres humains et le dénoncent dans leurs plaintes adressées au roi. Il y a une construction logique de soi à l'autre (surtout dans les textes des cahiers) qui est LA politique selon moi. Nous avons trouvé des documents fort rares : deux lettres d'esclaves qui tracent la voie de l'émancipation. Leurs auteurs devaient certainement être secrétaires de leur maître. L'un est plutôt timide, demande des ré-

formes ainsi qu'une abolition progressive. Il faudra attendre 1794 pour parvenir à la première abolition de l'esclavage votée par la Convention nationale. (Napoléon Bonaparte le rétablira en 1802). L'autre a compris que l'abolition sera un combat et attend un Spartacus noir, libérateur de ses frères. Il envisage la révolte, seule alternative vers la libération définitive. « Vivre libre ou mourir » est une revendication exprimée par tous ceux qui, réduits à la servitude, manouvriers ou esclaves, n'ont plus que la violence comme horizon d'émancipation.

La modernité et l'actualité des cahiers de doléances donnent à réfléchir...

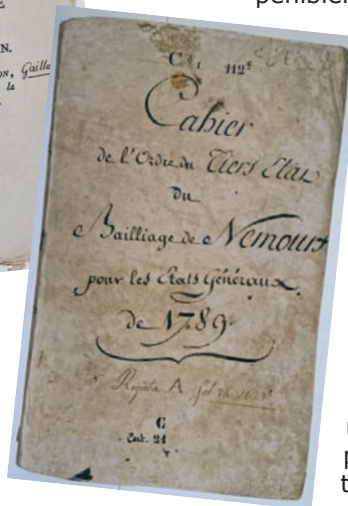
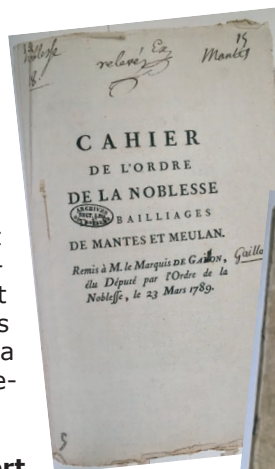
P.S. Oui je l'espère. Quand on voit aujourd'hui qu'un pays de 66 millions d'habitants a réussi péniblement à faire 11 000 cahiers, calqués sur une

forme de cahiers de doléances, après que le Président de la République a monopolisé la parole dans son débat national ! Nous avons voulu rétablir un peu d'équilibre historique. Certes, peut-être que les vrais cahiers sont passés dans les réseaux sociaux et pas dans les mairies, mais il n'en demeure pas moins que la maturité, la puissance des revendications de 1789, sont encore actuelles : pour les fem-

mes, les salaires, l'éducation, la santé, pour le souci des personnes âgées, pour le respect de la souveraineté et du législateur, pour le refus d'une politique arbitraire, moins de pouvoir exécutif... On a là des attentes qui constituent encore notre horizon d'idéalité et qui font que ces cahiers sont d'une modernité parfois sidérante. À commencer par le mariage des prêtres, qui n'est plus désormais une question religieuse mais une question civile, à partir du moment où tant d'affaires pénales intéressent désormais la société civile.

L'Assemblée nationale, une idée révolutionnaire ?

P.S. À mon avis, il y a deux révolutions parallèles qui ont occupé les mois de juin et juillet. Elles expliquent la dynamique et la particularité françaises. Le 17 juin 1789, les députés du Tiers, devant l'inefficacité des services royaux, vont déclarer former l'Assemblée nationale. Soit dit en passant, Mirabeau, qui était un génie de la politique, vou-



lait l'appeler « Assemblée du peuple », mais les bons bourgeois députés ont préféré « nationale ». Le 20 juin, lors de la fameuse séance du jeu de Paume, ils vont affirmer leur volonté de fixer la Constitution du royaume et prêter serment « de ne jamais se séparer et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la Constitution du royaume soit établie... ». Le 23 juin, les députés refusent d'obéir au roi lors de son discours. C'est la fin de l'absolutisme royal. Donc, les 17, 20 et 23 juin, il y a, pourrait-on dire, une révolution de la part des députés. Parallèlement, un élan populaire va être marqué par deux phénomènes en juillet : les révoltes urbaines, dont les symboles sont l'incendie des barrières (que l'on oublie trop souvent comme injustice fiscale imposée aux parisiens) ainsi que la prise de la Bastille, et la Grande Peur, c'est-à-dire les révoltes paysannes. Les paysans comprennent que ça bouge à Paris et se mettent à leur tour sur les chemins (pillages, émeutes, incendies). Ce qui engendre l'abolition de la féodalité la nuit du 4 août. Les députés veulent canaliser les demandes du peuple qui, depuis la rédaction des cahiers, comprend qu'il est devenu un interlocuteur important. On a plusieurs révolutions convergentes ou divergentes.

Les tensions et les violences vont constituer cette décennie, 1789-1799, à nulle autre pareille dans l'histoire de France.

Sites Internet

Institut d'histoire de la Révolution française
<https://ihrf.univ-paris1.fr/>

Institut d'histoire moderne et contemporaine
<http://www.ihmc.ens.fr/-SERNA-Pierre-.html>

Revue en ligne La Révolution française
 (Directeur : Pierre Serna)
<https://journals.openedition.org/lrf/>

Éditions Textuel
<https://www.editionstextuel.com/>

Assemblée nationale
<http://www2.assemblee-nationale.fr/15/evenements/2019/la-revolution-s-affiche>

Extraits choisis

« La Révolution s'affiche »
 © Éditions Fayard

« Que demande le peuple ?
 Les cahiers de doléances de 1789 »
 © Éditions Textuel

« La Révolution s'affiche »

Effets typographiques

Au XVIII^{ème} siècle, les imprimeurs-typographes aèrent et simplifient les textes affichés. Ils jouent sur la taille des polices, les fontes de caractères – entre italique et romain – et la casse – entre majuscules et minuscules.

Les placards de la collection Portiez de l'Oise font ainsi apparaître l'inventivité de ces concepteurs d'affiches pour formuler des titres originaux, à l'image des injonctions ordonnant la lecture : « Arrêtez-vous et lisez. »

À partir de la loi du 22 juillet 1791, seules les affiches officielles sont, en théorie, imprimées sur papier blanc. Papiers de couleur, papiers peints, titres encadrés à la gouache ou au crayon, signalent alors la prolifération des affiches publicitaires et des éphémères diffusés par les clubs et sociétés politiques.

26 juin 1792 (?)

« **RÉVEIL DU PEUPLE.**
 Les serpens siflent, évitons leur morsure. »

DÉPARTEMENT DE PARIS. PROCLAMATION.

CITOYENS,

LE moment de la justice est enfin venu. LOUIS CAPET va être jugé. Cet instant doit être celui du calme. Le peuple cesse toujours de se faire justice, quand on la lui fait. Que tous les amis de la République & de l'égalité s'unissent, qu'ils veillent sur les défenseurs cachés ou découverts du despotisme & de la royauté, & les projets perfides de tous ces esclaves seront déjoués, & la tyrannie sera détruite à jamais.

Les Administrateurs composant le Directoire du Département de Paris.

RÉPONSE À LA RÉCLAMATION DES FEMMES

Nos Épouses & nos Mères veulent obtenir la Liberté ou la Mort, & nous voulons aussi qu'elles soient nos égales, nos compagnes & nos sincères amies ; nous le voulons, pour notre propre intérêt, pour la Justice, pour l'affermissement de nos lois, pour l'accomplissement de l'acte constitutionnel qui assure la propriété à chaque individu Français.

Les petits despotes disent que si l'on explique la loi, & que les Femmes viennent à connaître leurs Droits, il y aura beaucoup de mariages dissous, & une grande confusion dans les Familles. Oui, les mauvais mariages se rompent, c'est un grand avantage dans la Société, & les bons seront plus solidement établis, puisqu'ils seront unis par la force de la volonté réciproque.

Au surplus, pourquoi tromper nos Femmes sur les Effets d'une

liberté qui doit leur être aussi commune qu'à nous, puisque la constitution assure à tous les individus Français, Liberté, Propriété, sûreté & résistance à l'oppression.

[Affiche de soutien des hommes aux revendications de la « Réclamation des femmes ».

Les cahiers de doléances de 1789

Lettre du roi, pour la convocation des états généraux, à Versailles, le 27 avril 1789. De par le roi.

Notre amé et féal, nous avons besoin du concours de nos fidèles sujets pour nous aider à surmonter toutes les difficultés où nous nous trouvons, relativement à l'état de nos finances, et pour établir, suivant nos vœux, un ordre constant et invariable dans toutes les parties du gouvernement qui intéressent le bonheur de nos sujets et la prospérité de notre royaume. Ces grands motifs nous ont déterminé à convoquer l'assemblée des États de toutes les provinces de notre obéissance, tant pour nous conseiller et nous assister dans toutes les choses qui seront mises sous les yeux, que pour nous faire connaître les souhaits et les doléances de nos peuples : de manière que, par une mutuelle confiance et par un amour réciproque entre le souverain et ses sujets, il soit apporté le plus promptement possible un remède efficace aux maux de l'État, et que les abus de tout genre soient réformés et prévenus par de bons et solides moyens qui assurent la félicité publique, et qui nous rendent à nous particulièrement le calme et la tranquillité dont nous sommes privés depuis si longtemps.

À ces causes, nous vous avertissons et signifions que notre volonté est de commencer à tenir les États libres et généraux de notre royaume, au lundi 27 avril prochain, en notre ville de Versailles, où nous entendons et désirons que se trouvent aucuns des plus notables personnages de chaque province, bailliage et sénéchaussée. [...]

Cahier de la ville de Chalais, sénéchaussée de Saintes (Charente)

Détruisez, anéantissez, ô le meilleur des rois ! Roi d'une nation libre ! Toutes ces gênes et autres, ces restes de la barbarie ; accordez à vos fidèles, à vos bons sujets toute la liberté qu'ils peuvent porter ; ils vous béniront, ils vous chériront davantage, s'il était possible ; vous n'en serez que plus puissant. Les grands et les petits tyrans seront détruits. Si vous ajoutez à ce bienfait, la tolérance générale, qui ne fera aucun mal à notre religion, qui, au contraire, nous procurera le bien de porter nos ministres à s'adonner plus au travail ; qui sera plus cher que vous à toutes les nations ? Quel ennemi oserait vous attaquer ? La liberté, la force, la volonté de vos sujets se réuniraient à votre force et à votre volonté ; il serait bientôt vaincu ! [...]

Cahier de la noblesse du bailliage d'Amien (Somme)

Ils demanderont que les impôts personnels soient perçus dans le lieu du domicile des contribuables et les impositions réelles dans celui de la situation des biens.

Que la gabelle soit à jamais abolie, étant un véritable fléau pour le peuple et, pour se servir de l'expression du roi, un impôt désastreux.

Que l'on s'occupe de détruire la mendicité par une bonne police, par le secours des caisses de charité et par l'établissement des travaux publics.

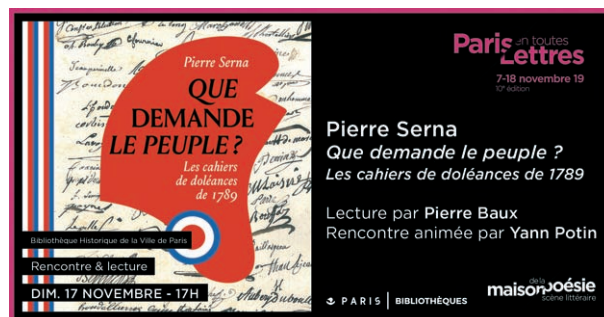
Cahier du tiers état de Vic, bailliage de Toul (Meurthe-et-Moselle)

Qu'il soit permis aux communautés de traquer le grand gibier et bêtes fauves, pour éviter les ravages considérables qu'elles occasionnent habituellement aux environs des forêts des grands seigneurs, lorsqu'il sera justifié que lesdits seigneurs n'ont eu aucun égard aux plaintes des habitants, ni réparé le dommage qui aurait pu leur en résulter.

Cahier du tiers état du bailliage d'Amiens (Somme)

Le tiers état, qui, il y a sept à huit siècles, était dans un esclavage presque égal à celui dans lequel les nègres gémissent actuellement, doit s'intéresser à leur sort : il demandera que leur esclavage soit aboli ; et si des raisons politiques s'y opposent absolument, qu'il soit adouci autant qu'il est possible. [...]

L'assemblée, ayant pris en considération le commerce de la côte d'Afrique et de nos colonies, est demeurée d'accord que la traite des nègres est l'origine des crimes les plus atroces : qu'un homme ne peut, à aucun titre, devenir la propriété d'un autre homme ; que la justice et l'humanité réclament également contre l'esclavage. [...]



Que demande le peuple ?
Les cahiers de doléances de 1789

Dimanche 17 novembre 2019 - 17h

Bibliothèque historique de la ville de Paris
Rencontre & lecture
Pierre Serna

Rencontre animée par Yann Potin
Lecture par Pierre Baux

Honoré Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau

Portrait

Par Corinne Amar

Portrait - Mirabeau



Aristocrate écœuré par l'injustice de ses privilèges, né laid en plein milieu d'un siècle où les apparences sont tout, doublement enlaidi par la petite vérole mais futur orateur au puissant pouvoir de conviction, grand séducteur, jouisseur, corrompu aussi, multipliant les frasques

de jeunesse avant de chercher sa voie dans la lutte contre l'oppression, et dans la Révolution et l'avènement d'une monarchie constitutionnelle, Honoré Gabriel Riquetti (1749-1791), comte de Mirabeau, s'imposera à tous – postérité comprise – comme l'une des figures phares de la liberté.

Enfant, il montre d'emblée de brillantes qualités, mais elles ne lui valent ni l'amour ni la complaisance de son père ostensiblement éprouvé par sa disgrâce physique. Ses parents s'étant séparés alors qu'il a une douzaine d'années, il lui faudra compter sans l'appui de sa mère et grandir dans une totale solitude sentimentale. Bien plus tard, devenu homme, il se souviendra, dans ses *Lettres écrites du donjon de Vincennes* de cette excessive sévérité paternelle, lorsque gémissant, il croupira au fin fond du cachot où son père l'aura fait jeter. « Mon père, je pourrai dire que dès mon enfance et mes premiers pas dans le monde, j'ai reçu peu de marques de votre bienveillance ; que vous m'avez traité avec rigueur avant que je puisse avoir démérité de vous ; que vous avez dû voir de bonne heure que cette méthode excitait ma fougue naturelle au lieu de la réprimer... ; que je n'étais pas fait pour être traité en esclave. [...] Je vis que j'aurais toujours tort, parce que je n'étais point aimé. » *

Une autorité qui conviendra mal à son tempérament et dont il se défend : son père voudra le punir qui n'aura de cesse de le faire éloigner, le faire enfermer. Placé à quinze ans dans l'école de l'Abbé Choquart, sorte de maison de correction pour les fils de famille indisciplinés, Mirabeau y

est à bonne école avec une formation salubre dans laquelle, outre les études traditionnelles, les exercices physiques et les manœuvres militaires sont de rigueur. À dix-sept ans, entré comme sous-lieutenant dans le fameux régiment de Berry-cavalerie – régiment du Royaume de France –, il y multiplie les frasques. Il s'échappe de l'armée ce qui lui vaut une première incarcération à l'île de Ré, part se battre en Corse, épouse par un coup d'audace, une riche héritière, Émilie de Marignane, dont il ne tarde pas à se séparer. Multipliant les dettes et les écarts de conduite, il est condamné à nouveau ; son père le fait interner à Manosque, puis au château d'If, au large de Marseille, enfin au fort de Joux, près de Pontarlier. Le régime de semi-liberté dont il jouit, pouvant aller et venir en ville, et la fréquentation des salons et des bals, l'amènent à séduire en 1775 une jeune femme de vingt ans, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, jeune épouse d'un vieux magistrat au parlement de Besançon, le marquis de Monnier, et à se sauver avec elle en Hollande. Épris l'un pour l'autre d'une violente passion, ils y passent neuf mois de liberté et de bonheur avant que leurs familles respectives n'exigent leur extradition. Ils sont ramenés en France par un agent de police. Condamné à la peine de mort pour rapt et adultère, et conduit au donjon de Vincennes, Mirabeau est jeté en prison le 7 juin 1777. Quant à la jeune femme, qui plus est, enceinte, elle est expédiée au couvent. D'elle, les lettres montreront un tempérament passionné, courageux, qui n'ignorait rien des risques encourus. Béatrice Didier résumera ainsi sa vie : « Triste existence : en dehors des neuf mois qu'elle passa avec son amant en Hollande, Sophie vécut d'abord sous les ordres d'une mère tyrannique, ensuite aux ordres d'un très vieil époux, et enfin, dans le fond d'un couvent. » Elle accouchera d'une enfant qui mourra, finira elle-même par se suicider. Dans la solitude de sa prison, Mirabeau passe ses jours à écrire, et notamment pour demander sa mise en liberté.

Dans une missive adressée au préfet de police, il expose ses griefs ** : « À M. Lenoir, juillet 1777 : (...) J'ose vous demander, monsieur, si le roi ne pardonne pas tous les jours des délits plus sérieux, plus essentiels, plus importants dans leurs suites. En vérité, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il arrive très fréquemment des choses plus étonnantes et plus graves que la fuite de la femme d'un mari septuagénaire, et que ces choses n'attirent pas aux coupables une punition aussi cruelle. » Car si Sophie Monnier certes, était mariée, elle a rejoint Mirabeau de son plein gré, il ne l'a pas enlevée. Il faut voir dans la sévérité de ces peines, nous explique Béatrice Didier dans une introduction aux *Lettres écrites du donjon de Vincennes* (1777-1778), autant un désir de la

monarchie de vouloir montrer des exemples de rigueur morale qu'une volonté des familles – et Mirabeau qui s'insurge contre l'arbitraire des lettres de cachet a contre lui la fureur de trois familles ; la famille de Sophie, la famille Monnier et la sienne, c'est-à-dire, surtout son père. (...) « C'est sur les imputations d'un père, que ses ressentiments rendent ma partie, et qui seul a été entendu, que je suis jugé et condamné. Ceux qui s'intéressent à moi ne savent pas où je suis, ni comment, me défendre. Il faut donc que j'attende, que je gémisses, jusqu'à ce qu'un heureux caprice de mon persécuteur accrédité brise mes chaînes, ou que j'expire sous leur poids, s'il est inflexible !!!! » La correspondance nous apprendra que Lenoir, lieutenant de police de Paris chargé de la surveillance des prisons n'est pas sans cœur, il permettra aux amants de s'écrire, d'échanger des mots d'amour et d'espoir. On fournit à Mirabeau des livres, du papier, il peut à la fois entretenir une double correspondance avec Sophie – l'une officielle, l'autre, parallèle plus secrète, libertine et libératrice, mais pour ce jeune homme de vingt-huit ans, fou de vitalité et de passion, l'absence de liberté, de nouvelles de l'extérieur, l'ignorance de la durée de son emprisonnement, rendent le supplice cruel. À Sophie, ses lettres les plus enflammées, les plus intimes, d'interminables lettres dans lesquelles, pour elle, il traduit Tacite et les poètes ou encore, ses rêves érotiques dans de brefs écrits licencieux. Si l'influence de Sade s'y reconnaît, c'est que depuis 1779, Mirabeau a pour voisin le fameux marquis. Mais c'est aussi un homme épris, absorbé par l'amour, attentif, lui qui, jusque-là, n'avait connu qu'un commerce de galanterie qui n'était point l'amour mais le mensonge de l'amour. « À Sophie, août 1777 [...] Tu es si jeune, si malheureuse, si tourmentée ; je suis si amoureux, et par cela même si exigeant au fond de mon cœur, qu'il n'est pas étonnant que je tremble quelquefois ; mais ce n'est jamais que lorsque tu te tais, lorsque tu ne relèves pas le cœur abattu de ton ami. (...) Je reviens de la promenade, j'y ai été assez longtemps aujourd'hui. Il faisait très chaud, j'ai peur que tu n'en aies été incommodée, et le poids qui te le rend plus difficile à supporter augmente tous les jours. Heureusement, les chaleurs seront absolument abattues lorsque tu accoucheras. (...) » ***

Les trois années de sa captivité sont pour Mirabeau des années d'intense activité d'écriture. Il y écrit son fameux essai, *Des lettres de cachet et des prisons d'état*, des romans licencieux, des traités d'érotisme. Finalement libéré de Vincennes, il obtient la réformation du jugement qui le

condamnait à la peine de mort, mais il est ruiné. Favorable à la Révolution et magnifique orateur, il est élu député et siège au tiers état d'Aix-en-Provence puis à l'Assemblée nationale. Il s'impose par son éloquence foudroyante alors que sa laideur impressionne. Cherchant à réconcilier le roi et l'Assemblée nationale, il se montre favorable à une monarchie constitutionnelle forte, tout en continuant à défendre le peuple. Il contribuera à la nationalisation des biens du clergé. En mai 1790, il entre secrètement au service de Louis XVI, qu'il informe et conseille en échange d'argent pour payer ses dettes. Sa mort prématurée un 2 avril 1791 est un deuil national. Inhumé en grandes pompes au Panthéon, il en est retiré en 1792, lorsque la découverte de sa correspondance renvoie à sa trahison.

* Mémoires de Mirabeau à son père, *Lettres écrites du donjon de Vincennes*, cité par Guy Chaussinand-Nogaret, dans *Mirabeau*, éditions du Seuil, coll Biographie, 1982, p.46

** *Lettres écrites du donjon de Vincennes (1777-1778)*, édition, Actes Sud, coll. Babel, 1998, Préface, notes et dossier de Béatrice Didier, pp. 24-25

*** Op. cité, p.41

Honoré de Balzac

Lettres à sa sœur

Par Gaëlle Obiégly



Si Balzac avait rencontré la fortune aurait-il produit son œuvre colossale ? À plusieurs reprises, il dit à sa sœur vouloir être dans une position favorable. Non pas seulement pour son propre confort mais pour être utile à tous, à sa famille en premier lieu. Il est « obligé de travailler pour vivre », c'est-à-dire pour

bénéficier de conditions matérielles solides. La correspondance avec sa sœur Laure commence par un rapport détaillé sur ses débours. Cette lettre, rédigée à Paris le 12 août 1819, fait état de ses dépenses. Il est reproché au jeune homme de vingt ans son train de vie dispendieux. C'est sa mère qui s'indigne la plupart du temps. Et lui, Honoré, expose à sa sœur la contrariété que lui causent le ton et les remontrances maternelles. Plus tard, homme d'âge mûr, cela lui est même insupportable. Mais jeune il a pris la peine de s'expliquer sur ses nombreuses dépenses. L'arrangement coûteux de sa chambre nécessite quelques justifications, rectifications, précisions qui nous renseignent sur l'économie de Balzac, sur la manière dont il organise son existence. Les lettres à Laure, sa sœur cadette, ont pour objet principal cette économie singulière. On voit ici s'articuler comptabilité et littérature, opérations financières et romanesques, dettes et écriture. Ce qui débouchera sur l'œuvre que l'on sait. Œuvre à laquelle tout est reversé. Ainsi, on retrouve ici quelques moments ou détails des romans, de la *Peau de chagrin* notamment où destin et matière se nouent. La correspondance de Balzac avec sa sœur Laure porte moins sur des motifs intellectuels que sur l'aventure matérielle que fut son existence. On en lit le détail dans ce corpus de lettres annotées avec précision. La préface du volume nous présente la famille de Balzac. Famille dont il veut « s'indépendantiser ». Les inventions langagières sont nombreuses dans ces lettres. Le

frère montre toute sa fantaisie à sa sœur, et son énergie à regarder, écouter, sentir les mœurs de ses voisins. Toute son énergie aussi à ne rien faire, ce qui surprend. Après quinze jours à n'avoir rien fait du tout, il se « rembureautise ». Les moments qu'il passe dans une oisiveté furieuse sont aussi ceux où il se « relaurise ». Voyons-y l'activité qui consiste à écrire à sa sœur Laure, à laquelle il peut dire tant de choses avec des mots inédits. En 1827, il lui fait l'aveu d'avoir vécu une semaine à « pensailier, rangeailier, mangeailier, promenailler sans rien faire de bon ». Balzac expose, au fil des lettres à sa sœur, toutes les phases du travail d'écriture. La rumination, l'attente, l'étude ne sont pas négligeables, c'est là que se gaine sa vision.

Laure est de 18 mois sa cadette. Il est avec elle très à l'aise. Il a à cœur d'amuser sa jeune sœur quand elle l'enjoint à mesurer ses dépenses. Ainsi, quand il lui annonce qu'il a fait « bien pis qu'un achat », il a pris un domestique, il évoque ce serviteur d'une manière très drôle. Son domestique s'appelle « Moi-même ». L'évocation de ce double rappelle Zakhar, le domestique d'*Oblomov*, aussi désinvolte que son maître. Ce roman de Gontcharov est postérieur à la mort de Balzac. « Moi-Même est paresseux, maladroit, imprévoyant. » Mais il rassure sa sœur en se montrant exagérément parcimonieux : « je m'abstiens de sortir pour ne pas user d'habits ». Il se dit peu attaché aux choses qui l'entourent et même heureux à l'idée qu'un de ses créanciers veuille le mettre en prison. Il ne s'y sentirait pas plus captif que du travail auquel il est astreint. Le travail pour « s'acquitter envers tous », c'est l'écriture.

Motivée par la volonté de rembourser ses dettes, tout d'abord à sa famille qui lui reproche jusqu'à l'arrangement de sa chambre et les frais que cela engendre, l'écriture chez Balzac est un moyen de gagner de l'argent. Il s'efforce d'honorer un carnet de commandes de plus en plus rempli à mesure que son talent se fait connaître. Il met parfois sa sœur à contribution. Autrement, elle est consultée par l'écrivain débutant qui tente d'écrire des vers. Tentatives vaines qu'il avoue sans se morfondre, bien que cela l'empêche de composer un drame en vers sur Cromwell qu'il estime être le sujet le plus beau de l'histoire moderne. Il a peu d'adresse, dit-il, à produire une rime, sauf s'il s'agit d'exprimer des sentiments tendres. Sentiments qu'il voue à Laure, sa chère sœur. C'est son cœur alors qui pense et qui prend la parole. Ainsi, entravé par son incapacité à la versification, Balzac s'acharnant sur son Cromwell pour

lequel il déborde d'idées, invoque Laure et sa famille aimée. Car cela fait venir des émotions qui peuvent générer de la poésie.

On voit l'importance accordée par l'écrivain à sa famille dont la sœur est la représentante privilégiée. S'il vise la gloire, c'est pour qu'elle rejaillisse sur eux tous. Ce serait sa plus grande joie, déclare-t-il à Laure à ses tout débuts. C'est à elle aussi qu'il annonce, plus loin dans le volume, sa renommée qui croît en Europe. On remarque aussi la constance de Balzac pendant ces trente années de correspondance, de travail forcené, de vie sentimentale et de *business*. Cela tient à son caractère évidemment mais aussi à l'interlocutrice à laquelle il donne des nouvelles toujours enjouées même quand tout est difficile. Témoigne-t-il ainsi, par l'humour, de la tendresse vive qu'il éprouve vis-à-vis de sa sœur cadette ?

Ses sollicitations évoluent au fil des années. Il ne demande jamais vraiment d'aide à sa sœur mais un accompagnement. En particulier, il lui demande son avis sur des textes. Mais l'on voit son attitude changer vis-à-vis des jugements qu'elle et la famille portent sur les écrits d'Honoré de Balzac. Il se rendra compte que les proches « sont incapables de juger l'auteur ». C'est pourquoi, en 1827, il annonce ses *Chouans*, promet de faire porter le livre chez Laure et son mari, mais ne veut « en entendre parler ni en bien ni en mal ». Moins de dix ans plus tôt, Balzac s'entretenait avec sa sœur du Cromwell, ce texte qui ne venait pas, de ce monument qu'il projetait d'accomplir. Tout jeune, il confesse un amour de la gloire. Un amour qui donne beaucoup de tourments dont, selon lui, sont épargnés les épiciers. « Vivent les épiciers, morbleu ! Ils vendent tout le jour, comptent le soir leur gain, se délectent de temps à autre à quelque affreux mélodrame, et les voilà heureux ! »

Outre sa persévérance, les lettres de Balzac à sa sœur manifestent une verve, une grande énergie qui produisent un bouillonnement mais aussi un décousu dans les propos. Il passe d'une chose à l'autre, à toute vitesse. C'est émietté. C'est, dit-il, de la macédoine. Il écrit à Laure tout ce qui lui vient à l'esprit et regrette, par-

fois, le temps gaspillé à bavarder sur ces demi-feuilles. Du temps qui aurait pu être « mieux employé à notre gloire commune », dit-il à sa sœur. La gloire, pour vaincre l'oubli, sera partagée par ce « vous tous » fréquemment mentionné. Il n'a aucun doute sur sa venue. Mais avec plus d'urgence que la gloire, il lui faut de l'argent. Il y a des perspectives de fortune grâce au chemin de fer qui se développe en Europe de l'Est où Balzac passe les dernières années de sa vie, auprès de Madame Hanska en Pologne. Mais avant la fortune, il essaie de gagner de l'argent grâce à l'écriture. « J'ai l'espoir de vendre un roman tous les mois six cents francs ». Ce qui nécessite de se tenir fermement à sa besogne.

Honoré de Balzac

Ta main dans ma main, Personne ne nous écoute
(Lettres à sa sœur)

Éditions La Part Commune, 24 septembre 2019.
240 pages.

Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans



Aurore Lachaux, *Les compléments du non*. « Parler de nous frontalement était impossible. Là où nous pouvions nous rejoindre c'était sur une conception commune du travail, enfin du vivant un peu, des humains dans les relations qu'ils nouent avec les autres et qui les occupent quand même à peu près dix heures par jour si on compte les repas (...) ». Que faire de la disparition d'un être cher, du manque et de la colère déposée en vous par son désespoir ? À la mort de son père, la narratrice s'efforce de rendre visible un homme que son cadre professionnel s'est employé à vouloir gommer. Ce père pudique, aux valeurs de gauche, dont la sensibilité se manifestait par les lectures qu'il recommandait, ingénieur dans l'aéronautique, licencié à la fin des années quatre-vingt, n'a jamais pu s'adapter à un quotidien de bureau. Ce concepteur, cet admirateur du savoir-faire, du travail bien fait, du geste, a été détruit par les logiques de management déconnectées de toute compétence réelle et vides de sens. La fille décrypte la cruauté ordinaire de la vie en entreprise : les évaluations grotesques, les humiliations, les augmentations attendues en vain en fin de carrière. Elle met en parallèle sa propre expérience de professeur de lettres, remerciée comme contractuelle un jour par un directeur d'établissement cynique, signe évident selon elle que la déshumanisation grandissante et les impératifs de rentabilité n'épargnent plus aucun secteur d'activité, même les plus nobles. « C'est comme si l'idée d'un lieu, d'un lieu auquel je serais associée m'était refusée. La mère, le père, le travail, tout avait été affaire de disparition, de départs, de déplacement. » Faire le portrait du père, rendre compte de ce qu'il lui a transmis et de ce qui la constitue, s'ancre notamment dans cette vision commune du travail mais aussi dans des souvenirs d'enfance, des objets et dans cette maison familiale reçue en héritage. Le premier roman d'Aurore Lachaux, nourri de son histoire intime et de sa rage contre la violence banalisée de nos sociétés actuelles, est un texte bref, incisif, pudique et drôle, écrit par ellipses pour « laisser le soin au lecteur de recoudre ce qu'on n'a pu écrire autrement. » Éd. Mercure de France, 120 p., 12 €. **Élisabeth Miso**

dre professionnel s'est employé à vouloir gommer. Ce père pudique, aux valeurs de gauche, dont la sensibilité se manifestait par les lectures qu'il recommandait, ingénieur dans l'aéronautique, licencié à la fin des années quatre-vingt, n'a jamais pu s'adapter à un quotidien de bureau. Ce concepteur, cet admirateur du savoir-faire, du travail bien fait, du geste, a été détruit par les logiques de management déconnectées de toute compétence réelle et vides de sens. La fille décrypte la cruauté ordinaire de la vie en entreprise : les évaluations grotesques, les humiliations, les augmentations attendues en vain en fin de carrière. Elle met en parallèle sa propre expérience de professeur de lettres, remerciée comme contractuelle un jour par un directeur d'établissement cynique, signe évident selon elle que la déshumanisation grandissante et les impératifs de rentabilité n'épargnent plus aucun secteur d'activité, même les plus nobles. « C'est comme si l'idée d'un lieu, d'un lieu auquel je serais associée m'était refusée. La mère, le père, le travail, tout avait été affaire de disparition, de départs, de déplacement. » Faire le portrait du père, rendre compte de ce qu'il lui a transmis et de ce qui la constitue, s'ancre notamment dans cette vision commune du travail mais aussi dans des souvenirs d'enfance, des objets et dans cette maison familiale reçue en héritage. Le premier roman d'Aurore Lachaux, nourri de son histoire intime et de sa rage contre la violence banalisée de nos sociétés actuelles, est un texte bref, incisif, pudique et drôle, écrit par ellipses pour « laisser le soin au lecteur de recoudre ce qu'on n'a pu écrire autrement. » Éd. Mercure de France, 120 p., 12 €. **Élisabeth Miso**



Christine Avel, *Ici seulement nous sommes uniques*. L'enfance ne nous quitte jamais et brille parfois d'un éclat singulier, nous soufflent les personnages du nouveau roman de Christine Avel. Un groupe d'enfants se retrouve chaque été sur une île grecque où leurs pères archéologues dirigent un chantier de fouilles. Ils sont français, belges, italiens anglais ou grecs et leur royaume s'étend sur un périmètre bien défini : le site archéologique, une maison, un jardin bordé de tamaris, des champs d'oliviers, une crique. Ici, ils sont libres comme l'air, totalement eux-mêmes et totalement soudés. « Ici

commencent et finissent nos vies. Nous y passons deux ou trois mois par an : le reste de l'année n'existe qu'à peine, étiré dans une brume compacte de monotonie (...) » À territoire extraordinaire identités nouvelles, les enfants se rebaptisent Niso, Zac ou Evi et se lient d'amitié avec Stella et Mika du village. « Ce que nous aimons est précisément qu'il ne s'y passe rien : nos jeux identiques, nos soirées à l'unisson, nos nuits profondes et l'été bu d'une traite sans qu'on s'en aperçoive. » Ils participent à l'entreprise scientifique des pères, se gorgent de senteurs, de soleil, de bains de mer, de lectures, découvrent leur sensualité, celle des corps désirants des adultes, observent leurs métamorphoses physiques, leurs premiers troubles amoureux. La communauté des archéologues ne manque pas d'humour et de fantaisie. Forestier, le père de Niso et d'Evi, aux colères redoutées, s'affiche une année en nudiste sur le chantier à la grande stupeur des ouvriers grecs. Gerhard Bauer ne passe pas inaperçu au volant de sa Jaguar décapotable, coiffé d'un panama, vêtu d'une veste en tweed, les mains toujours gantées de cuir noir. Helen *la cinglée*, une anglaise mariée à un grec riche, cherche à tout prix à s'incruster dans l'équipe. Christine Avel, fille d'archéologue, a glissé dans les pages de son livre des sensations de son enfance et de son adolescence, a croqué avec tendresse les figures excentriques qu'elle a côtoyées. *Ici seulement nous sommes uniques* explore avec grâce l'empreinte laissée par l'enfance, le délicat passage de l'adolescence à l'âge adulte, la difficulté à se projeter en dehors d'un « nous ». Éd. Buchet-Chastel, 256 p., 16 €. **Élisabeth Miso**

Nouvelles

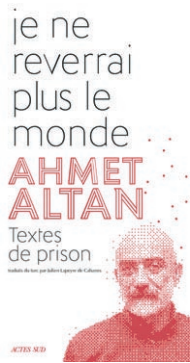


Sergi Pàmies, *L'Art de porter l'imperméable*. Traduction du catalan Edmond Raillard. À l'instar de sa mère qui « aimait répéter que l'avantage d'être écrivain, c'est que tout ce qu'on vit est susceptible, tôt ou tard, de se transformer en littérature », Sergi Pàmies sait remarquablement tirer parti du matériau autobiographique. En treize nouvelles tragicomiques, qui ont pour trame le couple saisi dans ses premiers élans ou son délitement, l'amour filial et paternel, le temps qui passe, l'auteur et journaliste catalan se demande s'il a réussi à

rendre quelqu'un vraiment heureux. Ses questionnements le conduisent ainsi à revisiter quelques épisodes de son passé. Son enfance et son adolescence entre la France et la Catalogne ont été marquées par les personnalités de ses célèbres parents, l'écrivaine Teresa Pàmies et l'homme politique Gregorio López Raimundo, leur militantisme, leurs débats d'idées permanents, leurs années d'exil et de clandestinité puis leur retour à une vie normale. « Si l'enfance est l'époque des évidences vécues sur un mode fantasmagique, l'adolescence, généralement, démystifie ce que nous avons surestimé. » À l'âge de dix-sept ans, l'auteur s'est soudain montré très critique envers son père très absorbé par ses obligations d'élu. Il s'imaginait alors être le fils de Jorge Semprún, sa mère avait milité à ses côtés en exil et n'était pas insensible à son charme. Les acteurs et les intellectuels qu'elle trouvait séduisants (Albert Camus, Humphrey Bogart, Alain Delon, Yves Montand, Semprún ou encore Gérard Philippe) avaient tous en commun de porter avec beaucoup de chic l'imperméable, et cette image d'une élégance inaccessible allait poursuivre Sergi Pàmies. Éd. Jacqueline Chambon, 128 p., 15 €. **Élisabeth Miso**

Mémoires

Ahmet Altan, *Je ne reverrai plus le monde*. Textes de prison traduits du turc par Julien Lapeyre de Cabanes. Quand un livre dit le poignant pouvoir de la liberté, le quotidien merveilleux qu'on ne connaîtra plus, quand un livre raconte ce matin tôt de



septembre 2016 où la police turque est venue chercher cet homme de soixante-huit ans, Ahmet Altan – romancier, journaliste, rédacteur en chef d'un quotidien turc – au lendemain des émeutes contre le gouvernement, pour l'arrêter, l'enfermer et le condamner à perpétuité. À 5 heures 42 du matin, on a sonné à sa porte. Il s'y attendait. « Comme tous les opposants de ce pays, chaque soir je m'endormais imaginant qu'à l'aube, on frapperait à ma porte. Je savais qu'ils viendraient. » Il avait préparé sa tenue, il l'a enfilée, il les a suivis. L'auteur raconte son arrestation, il décrit sa vie en prison dans cette cellule rudimentaire, la survie ; ses lectures spirituelles, philosophiques, qui vont l'aider à endurer l'insupportable, les rêves qui vont lui permettre de fuir le réel, les livres qu'on l'autorise à lire, les bouffées d'air dans la cour, prétexte à *des disputes avec lui-même*, sa tendresse reconnaissante pour les oiseaux ou les quelques fleurs aussitôt confisquées car interdites en prison, comme tout. Tout ce qui lui est cher, et qu'il énumère tel un mantra. « Je ne pourrai plus embrasser la femme que j'aime, ni étreindre mes enfants, ni retrouver mes amis ni marcher dans ma rue, je n'aurai plus de bureau ni de machine à écrire ni de bibliothèque vers laquelle étendre la main pour prendre un livre, je n'entendrai plus de concerto pour violon, je ne partirai plus en voyage, je ne verrai plus la mer (...) ». C'est le journal de bord lucide et bouleversant d'un condamné pour avoir critiqué le gouvernement en place, d'un homme qui écrit avec l'énergie du désespoir devant une éternité sans miroir, sans passé, sans futur et, désormais entre les mains de la 26^{ème} Haute Cour Pénale d'Istanbul. Éd. Actes Sud, 224 p., 18,50 €. [Corinne Amar](#)

Autobiographies

Bulle Ogier
avec Anne Diakité
J'ai oublié



Seuil / Fiction & Cie

Bulle Ogier avec Anne Diakité, *J'ai oublié*. « Barbet m'avait dit quand je suis partie pour Rome très peu de temps après notre rencontre : *Tu fais ce que tu veux mais ne prends pas d'acide avec Glauber Rocha. Parce que l'acide crée des liens entre les gens qui en prennent ensemble.* » Quand on dit à quelqu'un : *Approche-toi de tout le monde sauf de lui*, c'est irrésistible, surtout si on est déjà sous le charme. « On a été dîner ensemble chez Bertolucci et on a vu tous les deux un lièvre quitter le plat en sauce pour monter sur ses pattes au milieu de la table. » Il y a de la douceur et de l'humour aussi, un sens du détail et du temps qui passe, chapitre après chapitre, c'est une longue confiance de l'actrice de cinéma et de théâtre, portée par le souvenir, celui de sa fille disparue trop tôt, les grandes rencontres marquantes, le cinéma, les étapes d'une vie de femme, d'enfant, de comédienne ; toute une époque, une fragilité vive, une écriture qui semble à tout moment à fleur de peau comme prête à pleurer, comme bouleversée de ne s'être jamais habituée de rien. Il y a ce titre énigmatique, un rien volontaire, son exercice sur la mémoire, *J'ai oublié*, comme un pendant du fameux *Je me souviens*, publié en 1978 par Georges Perec. Actrice dans *La Salamandre* d'Alain Tanner (1971) ou *L'Amour fou* de Jacques Rivette (1969), elle a tourné avec Luis Buñuel, Barbet Schroeder – devenu son mari « pour la vie », et à qui elle dédie son livre –, avec Patrick Chéreau, avec Marguerite Duras, qui était son amie, plusieurs fois, au théâtre. En octobre 1984 à la veille de ses 26 ans, sa fille Pascale, mourait brutalement. Peu après, Bulle Ogier était sur scène au Théâtre des Amandiers de Nanterre, avec Luc Bondy pour les représentations de *Winter's Tale* de Shakespeare. « J'ai oublié que j'ai eu une vie très amusante et joyeuse jusqu'à la disparition de Pascale », confiera, toujours infiniment pudique, la comédienne. Éd. Seuil, 232 p., 19 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Expositions

Giono
Du 30 octobre 2019 au 17 février 2020
Mucem, Marseille



À la veille des commémorations du cinquantenaire de sa disparition, le Mucem présente une grande rétrospective consacrée à Jean Giono (1895-1970). Loin de l'image simplifiée de l'écrivain provençal, cette exposition suit le trajet de son œuvre écrite et filmée en lui rendant toute sa noirceur, son nerf et son universalité. Poète revenu des charniers de la Première Guerre mondiale, Giono s'est en effet autant attaché à décrire la profondeur du Mal qu'à en trouver les antidotes : création, travail, pacifisme, amitié des peintres, refuge dans la nature, évasion dans l'imaginaire.

Pour donner chair à l'un des artistes les plus prolifiques du XX^{ème} siècle, la quasi-totalité de ses manuscrits, exposée pour la première fois, entre en dialogue avec près de 300 œuvres et documents : archives familiales et administratives (dont celles de ses deux emprisonnements), correspondances, reportages photographiques, éditions originales, entretiens filmés, ainsi que tous les carnets de travail de l'écrivain, le manuscrit de son *Journal de l'Occupation*, les films réalisés par lui ou qu'il a produits et scénarisés, les adaptations cinématographiques de son œuvre par Marcel Pagnol et Jean-Paul Rappeneau, les peintures naïves du mystérieux Charles-Frédéric Brun qui lui inspira *Le Déserteur*, et les tableaux de ses amis peintres, au premier rang desquels Bernard Buffet.

En écho à ces traces matérielles de la vie et de la création, l'exposition explore la symbolique cachée au plus profond de l'œuvre de l'écrivain à travers quatre installations d'art contemporain, créées spécialement pour ce projet.



Commissariat :
Emmanuelle Lambert, écrivaine, auteure de *Giono, furioso* (Stock, septembre 2019)
Conseil scientifique :
Jacques Mény, président de l'Association des amis de Giono
Scénographie :
Pascal Rodriguez

Catalogue en coédition avec les Éditions Gallimard. Édition publiée sous la direction d'Emmanuelle Lambert. Préface de J. M. G. Le Clézio.
Avec le soutien de la Fondation La Poste. Sortie le 20 octobre 2019.

Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée
7 promenade Robert Laffont (esplanade du J4)
13002 Marseille
<http://www.mucem.org/http://museevieromantique.paris.fr/fr>

La Révolution s'affiche
Jusqu'au 15 novembre 2019
Assemblée nationale, Paris



Pour le 230^{ème} anniversaire de la Révolution française, l'Assemblée nationale a souhaité organiser une grande exposition sur cette période fondatrice de la vie parlementaire et de la citoyenneté en France.

De la réunion des états généraux, en 1789, à l'installation des députés du Conseil des Cinq-Cents au Palais-Bourbon, en 1798, on suivra un parcours jalonné d'affiches révolutionnaires authentiques.

Elles proviennent d'un fonds unique au monde, constitué par Louis-François Portiez dit « Portiez de l'Oise » (1765-1810) : témoin de la prise de la Bastille, il devint représentant du peuple à la Convention puis député au Conseil des Cinq-Cents et membre du Tribunat. Conservée au Palais-Bourbon depuis 1832, sa collection est exposée pour la première fois. *La Révolution s'affiche 1789-1798*. Librairie Arthème Fayard, 15 septembre 2019. Catalogue d'exposition réalisé sous la direction de Bruno Fuligni. Avec le soutien de la Fondation La Poste.

<http://www2.assemblee-nationale.fr/15/evenements/2019/la-revolution-s-affiche>

Figure d'artiste Du 25 Septembre 2019 au 29 Juin 2020 Louvre, Paris



La Petite Galerie du Louvre propose, pour sa 5^{ème} saison, une exposition intitulée « Figure d'artiste », avec le soutien de la Fondation La Poste. Elle accompagne le cycle d'expositions que le musée consacre en 2019-2020 aux génies de la Renaissance : Vinci, Donatello, Michel-Ange ou Altdorfer.

C'est à la Renaissance que l'artiste affirme son indépendance et cherche à quitter le statut d'artisan pour revendiquer une place particulière dans la cité. Cette invention de la figure de l'Artiste a cependant une histoire plus ancienne et complexe que l'ampleur des collections du Louvre permet de mesurer, des premières signatures d'artisans dans l'Antiquité aux autoportraits de l'époque romantique. La signature, l'autoportrait, l'invention du genre de la biographie d'artiste servent son dessein : mettre en images les mots et accéder à la renommée accordée aux poètes inspirés par les Muses. En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture et le Salon, première exposition temporaire d'art contemporain, apportent, sous le regard de la critique, la reconnaissance et les commandes aux artistes avant qu'ils ne soient consacrés par leur entrée au musée. C'est ainsi que le lien ancien entre les arts visuels et les textes a conduit à inviter, cette année, la littérature pour un dialogue fécond entre textes et images.

Commissaires : Chantal Quillet, agrégée de lettres classiques, et Jean-Luc Martinez, président-directeur du musée du Louvre.

Chef de projet : Florence Dinet, musée du Louvre.

Catalogue de l'exposition, sous la direction de C. Quillet et J.-L. Martinez, assistés de F. Dinet. Coédition musée du Louvre éditions/Le Seuil.

L'exposition se déroule en cinq parties :

SIGNATURES

Les Grecs et les Romains confondaient dans un même terme « l'artiste » et « l'artisan » : *tekhnitês* en grec et *artifex* en latin. Jusqu'à la Renaissance, l'artisan n'était pas considéré comme un créateur autonome. Pourtant dès l'Antiquité, certains de ces professionnels sortirent de l'anonymat comme l'indiquent des objets portant leurs noms, voire quelques éléments biographiques. Ces mentions ou signatures, le plus souvent complexes à interpréter pouvaient signifier la notoriété d'un atelier ou l'excellence d'une production. Progressivement avec la naissance d'une histoire de l'art et d'un marché de l'art, certains de ces artisans usèrent de la signature pour valoriser leurs créations.

AUTO-PORTRAITS

À la Renaissance, architectes, sculpteurs et peintres cherchent à s'émanciper de leur statut d'artisan. Participant pleinement à la culture humaniste, les peintres particulièrement, affirment cette prétention en développant le genre de l'autoportrait. Digne de se représenter à l'égal des princes, le peintre se met en scène et livre ainsi ses réflexions sur l'acte créateur. La peinture et les arts figurés prétendent alors rivaliser avec la littérature. Les écrivains, quant à eux, ont cherché à traduire par les mots les œuvres d'art dans un exercice de description-évoquant.

VIES D'ARTISTES

Dans la Grèce des 5^{ème} et 4^{ème} siècles avant J.-C, Zeuxis ou Apelle, peintres, Phidias ou Praxitèle, sculpteurs ont acquis reconnaissance et prestige au sein de la cité. L'histoire de l'art naissante témoigne du goût pour l'attribution d'œuvres à des artistes connus. Au 1^{er} siècle après J.-C, l'auteur romain Pline l'Ancien (23-79) reprend cette tradition dans son *Histoire naturelle*. Ces vies d'artistes antiques furent source d'inspiration. Le peintre et historien de l'art italien, Vasari (1511- 1574) reprit cette veine biographique lorsqu'il publia en 1550 à Florence les *Vies des plus excellents architectes, peintres et sculpteurs*, de Cimabue (1240-1302) à Michel-Ange (1475-1564). Comme leurs illustres prédécesseurs antiques, les Vies des artistes de la Renaissance devinrent à leur tour des modèles à méditer et à imiter.

L'ACADEMIE

En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture est fondée en 1648 sous la protection du roi Louis XIV (1643-1715). Au 18^{ème} siècle, elle a son siège au Louvre qui conserve ses collections, notamment de portraits ou d'autoportraits d'académiciens. La nouvelle institution artistique répond à la volonté de quelques artistes de se libérer des corporations de métiers qui enferment les peintres et les sculpteurs dans un système hiérarchisé. Dispensant un enseignement fondé sur le dessin d'après le modèle vivant et l'Antique, l'Académie élève la peinture et la sculpture au rang d'art noble dit arts libéraux. Une quinzaine de femmes y sont admises aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Les académiciens sont reçus après avoir présenté un « morceau de réception ». En 1793, la Révolution française supprime l'Académie royale et crée l'Académie des Beaux-Arts dont l'influence est progressivement contestée au cours du 19^{ème} siècle.

LE SALON

Dès le 17^{ème} siècle, l'Académie royale de peinture et de sculpture organise des expositions d'œuvres de ses membres. Ouvertes au public, elles se tiennent régulièrement de 1737 à 1848 dans le Salon carré du Louvre, d'où leur nom de « Salons ». Reflet de la création artistique française, le Salon favorise la naissance de la critique d'art et assure par les commandes, la notoriété des artistes. Il offre aux artistes femmes une lente reconnaissance. Après la Révolution française et la disparition de l'Académie royale de peinture et de sculpture, le Salon perdure sous la tutelle de l'Académie des Beaux-Arts et s'ouvre à tous les artistes. Événement majeur de la vie artistique, son succès est considérable au cours du 19^{ème} siècle. Si le Salon permet aux artistes exposés de faire carrière, les « Refusés » toujours plus nombreux, conteste sa suprématie jusqu'à obtenir du pouvoir l'ouverture du Salon des Refusés en 1863.

<https://www.louvre.fr/expositions/figure-d-artiste>

<https://petitegalerie.louvre.fr/article/prochaine-exposition-figure-d-artiste>

**Exposition « Prison, au-delà des murs »
Du 18 octobre 2019 au 26 juillet 2020
Musée des Confluences à Lyon**



L'exposition « Prison, au-delà des murs » a pour objectif de rendre sensibles les enjeux actuels de la détention, à travers l'histoire de la prison et sa réalité contemporaine. C'est un sujet très peu traité dans les musées.

Cette création originale co-produite par le musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge de Genève, le Deutsches Hygiene-Museum de Dresde et le musée des Confluences sera présentée successivement dans chaque institution (du 5 février 2019 au 19 août 2019 à Genève et du 25 sept 2020 au 30 mai 2021 à Dresde). Les singularités de chaque lieu contribueront à enrichir l'approche pluridisciplinaire de ce fait sociétal actuel : la détention.

Quelle est la réalité des prisons aujourd'hui ?

L'exposition propose une réflexion sur notre système pénitentiaire hérité du 18^e siècle. Conçue de manière immersive, elle explicite, par le biais de récits d'anciens détenus mais aussi de représentations de notre imaginaire collectif, le paradoxe selon lequel la prison isole l'individu pour le punir et protéger la société, tout en visant à sa réinsertion. Un parcours parallèle invite à explorer, par le théâtre, le quotidien des détenus.

La présentation s'attache à montrer l'importance primordiale de l'écriture et lui accorde une place particulière : c'est d'abord grâce à la correspondance que le visiteur découvre le lien nécessaire entre le « monde du dedans » et le « monde du dehors », ainsi que le dialogue intérieur des détenus entretenu dans les journaux intimes. L'exposition montre ensuite comment jaillit la création dans la contrainte de l'enfermement, en présentant les œuvres littéraires de plusieurs auteurs ayant écrit en prison. Certains comme Verlaine ont évoqué leur expérience en tant que prisonniers, d'autres ont écrit à partir de leur expérience, sans qu'elle en soit forcément le sujet. Des bornes d'écoute permettent d'appréhender une dizaine d'extraits, et 200 œuvres sont présentées, comme un mur, pour donner un aperçu plus large de la richesse de la création littéraire en prison.

Enfin, pour la présentation lyonnaise de l'exposition, le musée des Confluences propose d'explorer la porosité entre l'univers carcéral et l'extérieur, à travers une création théâtrale originale. Co-écrite avec le Théâtre Nouvelle Génération et l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre, cette création invite le spectacle vivant au sein du musée. Toutes ses thématiques sont soumises au prisme de l'art dramatique pour offrir au visiteur une expérience sensible et immersive. De courtes scènes, issues de textes dramatiques existants ou créés, soumettent le spectateur aux sensations qui se jouent autour de la détention. Grâce au théâtre optique, reposant sur un principe d'illusions et d'hologrammes, couplé à la présence ponctuelle d'interprètes en direct, cette expérience théâtrale sera accessible pendant toute la durée de l'exposition.

www.museedesconfluences.fr/fr/evenements/prison-au-delà-des-murs

Spectacles-lectures

**Les Soirées de la Fondation au Studio Raspail
Le 19 novembre : « Manon Roland, une vie de passions »**

**Manon Roland, une vie de passions, Compagnie Les Signatures,
de mars à décembre 2019**

Spectacle-lecture issu de la correspondance de Manon Roland.

Choix des lettres, montage et conception des textes de liaison : Nelly Antoine, Marion Baude, Marc Sebbah.

Manon Roland naît le 17 mars 1754 dans une famille de la petite bourgeoisie de l'île de la Cité. Elle reçoit une éducation artistique, musicale et religieuse. La petite fille est pourvue

LA COMPAGNIE LES SIGNATURES PRÉSENTE *Les Signatures*

Manon Roland, une vie de passions

Enfant surdoyée, jeune femme des Lumières dévouée toute sa vie au bien public, héroïne de la Révolution Française

2 DATES - ENTRÉE LIBRE

JEUDI 7 NOV. À 19H00 MARDI 19 NOV. À 19H00

ESPACE MGEN STUDIO RASPAIL
3 SQUARE 216 BVD
MAX HYMANS RASPAIL
75015 75014

Création : Marc Sebbeh, Marion Baudé, Nelly Antoine

Avec Catherine Sauval, ancienne sociétaire de la Comédie-Française et Les comédiens Alain Puyen, Alain Chazal et Stany Alot. Voix-off Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française

Réservation indispensable par courriel adressé à Marc Sebbeh : marcsebbeh@orange.fr avant le 18 octobre 2019

d'une intelligence et d'une mémoire exceptionnelles.

Dès l'âge de 8 ans, elle se passionne pour les *Hommes illustres* de Plutarque. Elle découvrira plus tard Voltaire, Bayle, Montesquieu, D'Alembert, Diderot, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, puis Jean-Jacques Rousseau qu'elle admire plus que tout autre. Cette boulimie de lectures, ce vagabondage littéraire, loin de tout enseignement institutionnel, lui permettent de forger son caractère et de diriger sa pensée et son action.

Séduisante, cultivée, Manon est une jeune fille vertueuse et courtisée. En janvier 1776, elle entre en relation, grâce à ses amies Cannel, avec un inspecteur des manufactures en poste à Amiens, Jean-Marie Roland de la Platière, âgé de 42 ans. Après une longue et difficile période de fiançailles, ils se marient le 4 février 1780 à Paris. Leur fille Eudora naît en 1781.

On peut découvrir, grâce à ses centaines de lettres et ses milliers de pages – adressées à sa famille, à son mari, aux sœurs Cannel, à ses amis de la Gironde, à Robespierre, au roi et même au pape – toute la vie de passions de Manon Roland : passion de l'écriture, de la musique, de la nature, de la philosophie, amour du bien public et refus des inégalités. Dès 1791, Manon Roland s'engage jusqu'au bout : La révolution survint et nous enflamma... On vit ici dix ans en vingt-quatre heures, dit-elle.

Comme l'écrit Mona Ozouf, c'est cet « intolérable orage qui monte tout au long de la révolution et n'en finit pas d'éclater » que les mémoires et la correspondance de Manon Roland nous permettent de parcourir : les deux ministères de son mari, l'exécution du roi, la lutte avec La Montagne et la chute de la Gironde, la fuite de Jean-Marie Roland, celle de François Buzot qu'elle hérite et n'ose nommer, son emprisonnement et ses derniers jours à Sainte-Pélagie.

Et ce, sous la plume d'une véritable écrivaine attachée à préserver jusqu'au bout « l'exercice illimité de sa liberté et de sa pensée ». Manon Roland fut guillotinée le 8 novembre 1793, quelques mois après Louis XVI, quelques jours après Marie-Antoinette. Fin juillet 1794 vit la fin de la « Terreur ».

Représentations :

- Le 19 novembre au Studio Raspail à Paris (sur invitation)

Distribution :

Catherine Sauval, pensionnaire puis sociétaire de la Comédie-Française pendant 32 ans, dans le rôle de Manon,

Christian Cloarec, pensionnaire de la Comédie-Française pendant 12 ans, dans le rôle de Jean-Marie Roland,

Nicolas Montanari, comédien, guitariste, dans le rôle de Buzot et à la création et interprétation musicales.

Avec la participation de Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française, dans le rôle de Sophie Grandchamp.

Prix littéraires

Prix Vendredi 2019 - 3^{ème} édition

Flore Vesco a remporté le « prix Vendredi »

le 14 octobre 2019 à Hôtel Le Cinq Codet, Paris



Le groupe jeunesse du Syndicat national de l'édition, en partenariat avec la Fondation d'entreprise La Poste, a décerné le 14 octobre à l'hôtel parisien Le Cinq Codet, le prix Vendredi 2019 à *L'Estrange Malaventure de Mirella*, de Flore VESCO (L'École des loisirs).



Flore Vesco
© Cristina Gabriel

Biographie de Flore Vesco écrite pour L'École des loisirs

Flore Vesco est née l'année de la sortie au cinéma des *Aventuriers de l'arche perdue*. Elle était donc destinée à devenir une aventurière des temps modernes. Comme pour toute héroïne, sa route fut semée d'embûches : elle a connu deux dégâts des eaux, enseigné le français à des collégiens, vécu un hiver en Slovaquie, et passé cinq fois son permis de conduire. Ayant survécu à toutes ces épreuves, elle s'est considérée suffisamment aguerrie pour écrire des romans, et en faire son métier.

Elle habite aujourd'hui en région parisienne, dans une toute petite maison, et passe une grande partie de son temps devant son ordinateur, à imaginer des fables fantastiques et fantaisistes.

De nombreuses légendes circulent sur son compte. La plupart sont fausses, comme celle de la fatale séance de dédicaces ensanglantée, ou encore cette fameuse histoire de l'atelier d'écriture nudiste. En revanche, l'anecdote à propos du mariage par erreur en Papouasie est entièrement vraie.

L'Estrange Malaventure de Mirella

Moyen-Âge. Les rats ont envahi la paisible bourgade d'Hamelin. Vous croyez connaître cette histoire ? Vous savez qu'un joueur de flûte va arriver, noyer les rats en musique,



Flore Vesco
L'Étrange Malaventure de Mirella
L'École des loisirs, 2019
Illustration de couverture
par Thomas Gilbert

puis les enfants d'Hamelin ? Oubliez ces sornettes. La véritable histoire est bien pire, et c'est grâce à Mirella, une jeune fille de quinze ans, qu'on l'a enfin compris. Cette crève la-faim a un don ignoré de tous : elle voit ce que personne d'autre ne voit. Par exemple, elle a repéré cet homme en noir qui murmure à l'oreille de ceux qui vont mourir de la peste... Et ça lui donne une sacrée longueur d'avance. Y compris sur le plus célèbre dératiseur de tous les temps. (Présentation de l'éditeur)

Interview filmée de Flore Vesco le jour de la remise du prix, réalisée par Cristina Gabriel (responsable éditorial - Portail intranet du Groupe La Poste)
<https://www.fondationlaposte.org/projet/flore-vesco-remporte-le-prix-vendredi-2019>

Flore VESCO succède à Nicolas de CRÉCY lauréat 2018 avec *Les amours d'un fantôme en temps de guerre* (Albin Michel Jeunesse) et Anne-Laure BONDOUX, lauréate 2017 avec *L'aube sera grandiose* (Gallimard Jeunesse).

Une mention spéciale du jury a récompensé :

Thibault VERMOT pour *Fraternidad*, Éditions Sarbacane et **Jo WITEK** pour *Premier arrêt avant l'avenir*, Éditions Actes Sud Junior

Site Internet du Prix Vendredi : <https://www.prixvendredi.fr/>

Sur le site de la Fondation : <https://www.fondationlaposte.org/projet/flore-vesco-remporte-le-prix-vendredi-2019>

Sélection du Prix Wepler Fondation La Poste 2019 - 22^{ème} édition Remise du prix le Lundi 11 novembre 2019 Brasserie Wepler, Paris.



« Pour cette 22^{ème} édition du Prix Wepler-Fondation La Poste, nous récidivons dans notre action en pérennisant ce qui nous a différencié de bien d'autres prix : le renouvellement intégral du jury, sa mixité de lecteurs et de professionnels, son indépendance, son engagement et son exigence visionnaire qui explore sans limite aucune les territoires de la création romanesque, en prenant le risque d'une langue neuve. Nous tenterons encore cette année de mettre en valeur une diversité incomparable d'auteurs et d'éditeurs dont nous espérons contribuer à l'émergence dans l'histoire contemporaine de la littérature. Parmi les treize auteurs nominés, huit premiers romans, trois jeunes maisons d'édition, que nous encouragerons encore par un mécénat financier de 10 000 euros pour le Prix et 3 000 euros pour « la mention spéciale » grâce à la Fondation La Poste, la brasserie Wepler et la librairie des Abbesses. Treize auteurs inclassables mais éblouissants, inaccessibles mais bouleversants... »

Marie-Rose Guarnieri

La sélection :

- Joël Baqué, *L'arbre d'obéissance*, P.O.L
- Claudie Hunzinger, *Les grands cerfs*, Grasset
- Alexandre Labruffe, *Chroniques d'une station-service*, Verticales
- Kevin Lambert, *Querelle*, Le Nouvel Attila
- Luc Lang, *La Tentation*, Stock
- Martin Mongin, *Francis Rissin*, Tusitala
- Sylvain Pattieu, *Forêt-Furieuse*, Rouergue/La Brune
- Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, Verdier
- Matthieu Peck, *Trismus*, Bartillat
- Bruno Remaury, *Le Monde horizontal*, Corti
- Lucie Taïeb, *Les Échappées*, Éditions de l'Ogre
- Marin Tince, *Et l'ombre emporte ses voyageurs*, Seuil
- Beata Umubyeyi Mairesse, *Tous tes enfants dispersés*, Autrement



Prix Clara - 13^{ème} édition Remise du Prix le 6 novembre 2019 Hôtel de Ville de Paris.

Ce prix a été créé en mémoire de Clara, décédée subitement à l'âge de treize ans des suites d'une malformation cardiaque. Destiné aux adolescents qui, comme elle, aiment lire et écrire, il est décerné par Erik Orsenna et composé de onze personnalités du monde des lettres et de l'édition.

La vocation du Prix Clara est caritative. Les bénéfices de la vente de

ce livre sont versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte (ARCFA) de l'hôpital Necker-Enfants malades.

Depuis 2007, plusieurs milliers d'adolescents âgés de moins de 18 ans, venus de France et de tous les pays francophones, ont participé à ce concours. Chaque année, sur quelques cinq cent nouvelles envoyées, seule une poignée est retenue, offrant ainsi l'opportunité à des écrivains en herbe d'être publiés. Dévoilant une sensibilité à vif, les nouvelles du prix Clara ouvrent une fenêtre sur les rêves et les préoccupations des adolescents d'aujourd'hui. Amour, science-fiction, polar, témoignage, aventure : tous les genres sont explorés par ces jeunes avec brio, révélant ainsi leur intérêt et leur talent pour l'écriture. Ces textes surprennent par leur fraîcheur, leur originalité, leur sincérité, et forment un kaléidoscope de l'imaginaire adolescent. Les nouvelles primées sont choisies par un jury présidé par Erik Orsenna et composé de Christine Albanel, Camilla Antonini, Gilles Cohen-Solal (Eho), François Dufour (Play Bac Presse), Isabelle Lebret, Bernard Lehut (RTL), Héloïse d'Ormesson (Eho), Bernard Spitz, Alexandre Wickham (Albin Michel).

Pour Clara 2019 Nouvelles d'ados : sortie le 6 novembre 2019
<http://www.fleuruseditions.com/prixclara/>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

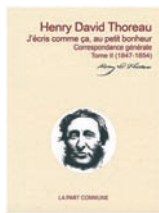
Septembre / octobre 2019



Les Cahiers de doléances de 1789. Éditions Textuel, le 9 octobre 2019

Projet éditorial de Pierre Serna, historien français et spécialiste de la Révolution française. En janvier 1789, le Roi écrit à tous les Français une lettre dans laquelle il les invite à lui envoyer leurs doléances en toute franchise. Dès lors, une fièvre saisit la France : 60 000 cahiers vont être rédigés puis postés aux sénéchaussées ou aux baillages pour y être lus, refondus, puis renvoyés à un échelon supérieur.

Concrètement l'ouvrage présentera un ensemble inédit de fac-similés de cahiers de doléances, manuscrits choisis et commentés par l'historien Pierre Serna, excellent spécialiste de la Révolution Française. Chacun sera accompagné d'une transcription et d'un commentaire éclairant le contexte des doléances, sur le mode vivant et accessible du récit. Ce beau livre sera également illustré de caricatures, dessins, gravures, eaux fortes, la plupart en couleur, apportant une touche de fantaisie et d'humour à cet ouvrage d'histoire aussi essentiel qu'original.



Correspondance générale de Henry David Thoreau « J'écris comme cela, au petit bonheur » Tomes II (1847-19854). Éditions La Part Commune octobre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gilleboeuf
www.lapartcommune.com

Lire l'article de Gaëlle Obiégly, page 10 dans le numéro 206 de FloriLettres ou sur le site de la Fondation : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/henry-david-thoreau-correspondance-generale-tome-ii-par-gaelle>



Honoré de Balzac « Ta main dans ma main, personne ne nous écoute. » Lettres à sa sœur. Éditions La Part Commune, 8 octobre 2019.

Édition rassemblée et annotée par Thierry Gilleboeuf. Cet ouvrage réunit les 68 lettres qu'ont échangées sur trente ans Honoré de Balzac et sa sœur cadette Laure. Elles reflètent la très grande tendresse qui unit Honoré et Laure. Le grand écrivain s'y montre tantôt facétieux, tantôt désespéré, peinant à la tâche, mais habité par cette œuvre qu'il porte en lui. Ses doléances sont toujours émaillées de traits d'humour et de propos fantasques, qui le révèlent inattendu, touchant. Un écrivain physique en proie aux affres de la création, mais qui ne s'y est pas enfermé, le lien toujours entretenu avec sa sœur contribuant à ce qu'il ne s'éloigne jamais de la réalité. Sa sœur a publié des contes pour enfants, et laissé un précieux livre de souvenirs, nourri de leur correspondance et de la proximité confiante qui les a toujours liés. Si la correspondance générale de Balzac existe, en revanche, c'est la première fois qu'est publiée en l'état cette correspondance croisée. Noyées dans la somme épistolaire balzacienne, ces lettres passent presque inaperçues, alors que rétablies dans leur dialogue privilégié, elles composent un portrait attachant de l'auteur de *La Comédie humaine*.

www.lapartcommune.com



Revue jeunesse **DONG !** « Là-bas j'y suis ».

Éditions Actes Sud Junior, numéro 4 octobre 2019

La revue *DONG !* (quatre numéros par an) de 64 pages destinée à des jeunes de 10 à 14 ans, contient des reportages sur l'actualité et une rubrique de correspondance intitulée « Là-bas j'y suis ». *DONG !* met en contact deux collégiens, l'un vivant en France, l'autre dans un pays lointain sous les projecteurs de l'actualité. Les deux adolescents échangent sur leur quotidien et sur les questions que l'un et l'autre se posent.

Cette approche permet d'évoquer l'actualité, vue à hauteur des deux « correspondants », en faisant un pas de côté. C'est l'actualité, bien loin de la dépêche AFP, et telle qu'elle est vécue par un protagoniste de l'âge du lecteur.

Cet échange épistolaire est reproduit sur deux doubles-pages.

Dans ce numéro : Algérie-France « S'écrire d'une rive à l'autre »

<http://www.dong-la-revue.fr/>



« Prendre la plume des Lumières au Romantisme, Pratiques de l'écrit dans l'Europe de la fin de l'époque moderne », Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, octobre 2019.

Ouvrage sous la direction de Matthieu Magne.

Des salons des Lumières aux cénacles romantiques, nombreux sont les auteurs à avoir exprimé leur rapport à la plume et à la lettre à la fin du long XVIII^{ème} siècle. Le projet présenté est un travail de publication, fruit de plusieurs années de recherches rassemblant une équipe pluridisciplinaire et internationale depuis 2015. Acte social ou expression du for privé, les pratiques de l'écrit éclairent une période charnière de l'histoire du manuscrit, du livre et de l'édition. Quelles furent les valeurs apportées au geste de prendre la plume dans les sociétés européennes et en quoi la gamme des écritures nous informe-t-elle sur les transformations de l'époque moderne ?

L'analyse de sources inédites a rassemblé une équipe soucieuse de faire apparaître les aspects matériels et culturels de pratiques confrontant l'individu aux traces qu'il laissait sur le papier. Les approches méthodologiques sont ainsi centrées sur la définition par l'écriture du rapport à soi et à l'autre, à un métier ou à un milieu social dans l'Europe des Révolutions.



Correspondance croisée entre Louise de Villemorin et Jean Hugo (1935-1954)

Éditions Honoré Champion, octobre 2019

Éditeur scientifique Olivier Muth, spécialiste de Louise de Villemorin, auteur notamment de la *Correspondance à trois* avec Duff et Diana Cooper publié au Promeneur chez Gallimard avec le soutien de la Fondation en 2008.

2019 marque le cinquantième anniversaire de la mort de Louise de Villemorin, le 26 décembre 1969. On connaît l'auteur de *Madame de* et de *Julietta*, mais l'édition de sa correspondance n'a été entreprise qu'à partir des années 2000. Il manquait, à l'édifice déjà publié, les lettres échangées avec Jean Hugo, arrière-petit-fils de Victor Hugo, lui-même peintre, décorateur de théâtre et illustrateur, qui eut une grande influence sur l'œuvre littéraire de Louise de Villemorin. Cinq cent vingt-six lettres ont été réunies dans le présent volume, entre 1935 (date de la rencontre de Louise et de Jean) et 1954 (date de la parution de *L'Alphabet des aveux*, qui constitue leur œuvre commune). La correspondance ainsi éditée permet de préciser la chronologie de leur relation, mais également de mener plusieurs réflexions sur le genre épistolaire et la manière dont, dans la lettre, on s'adresse à l'autre et dont on exprime ses sentiments, notamment amoureux. Au fil de ses lettres, Louise de Villemorin distille également quelques-uns de ses souvenirs d'enfance et, en septembre 1948, elle entreprit d'y raconter ses mémoires. Enfin, la correspondance témoigne de la genèse de l'œuvre, puisqu'il s'agit d'une période d'intense création littéraire : *Madame de* et *Julietta* bien sûr, mais également poèmes et figures de style, écrits principalement à Alpbach en Autriche et à Sélestat dans le Bas-Rhin. Par ses conseils, ses lectures et ses dessins, Hugo contribua à faire de Louise de Villemorin la poétesse que l'on connaît, mais également une épistolière de grand talent.

Pour commémorer le 50^{ème} anniversaire de la mort de Louise de Villemorin, le 26 décembre 1969 à Verrières-le-Buisson, proche de Châtenay-Malabry, le Département des Hauts-de-Seine proposera une exposition « Une vie à l'œuvre : Louise de Villemorin (1902-1969) » à la Maison de Chateaubriand du 19 octobre 2019 au 15 mars 2020. L'ouvrage sera en vente à la boutique.



Dans les Archives du Quai d'Orsay. Éditions L'Iconoclaste, octobre 2019. Version texte.

« En quelques décennies, le monde a profondément changé : recomposition de l'Europe de l'Est, montée de l'Islam, essor de l'Asie, instabilité au Moyen-Orient... Dans le chaos des événements, les diplomates font entendre leurs voix. À coups de télégrammes ou de notes, ils nous font revivre cette histoire comme si nous en étions les témoins. Heure par heure, ils racontent l'entrée des chars dans Budapest, la folie meurtrière des Kmers rouges, les premiers coups de pioche dans le mur de Berlin, la libération de Nelson Mandela... Un livre pour comprendre ce monde qui est le nôtre, à la lumière des traces du passé ».



Gombrowicz - Lettres à ses disciples argentins. Éditions Sillage, octobre 2019

Witold Gombrowicz est un des écrivains polonais majeurs du XX^{ème} siècle. Exilé en Argentine en 1939 pour éviter la déportation, il y restera plus de vingt ans, nouant des amitiés durables avec de nombreux écrivains, hommes de lettres et metteurs en scène argentins. Revenu en Europe en 1963, il y connaît rapidement la célébrité ; on traduit son œuvre en France, en Allemagne, au Royaume-Uni, etc. Il décède en France en 1969. Les lettres présentes dans le volume sont pour l'essentiel adressées à ses amis écrivains argentins après son retour en Europe en 1963. Elles sont un témoignage précieux des liens qu'avait noués Gombrowicz avec les artistes de son pays d'exil, ainsi que de la façon dont il vécut le succès et la reconnaissance qu'il connut en Europe dans les années 60, de la

façon dont il supervisa la traduction de ses œuvres et dont il conçut les dernières d'entre elles. L'édition de ces lettres est enrichie d'un abondant appareil critique : notices biographiques, bibliographie, notes de bas de page.

Alfred et Lucie Dreyfus
Écrire, c'est résister
Correspondance, 1894-1899



Alfred et Lucie Dreyfus. Écrire, c'est résister Correspondance 1894-1899. Éditions Gallimard, 14 novembre 2019. Édition établie par Vincent Duclerc et Maire-Neige Coche.

Une première édition de cette correspondance (Mille et une nuits, 2005, épuisée) a suscité plusieurs créations théâtrales, justifiant une lecture chorale de la correspondance.

Innocent du crime de haute trahison dont on l'accuse et condamné à l'issue d'un procès inique, dégradé devant vingt mille parisiens, déporté en Guyane sur l'île du Diable, le capitaine Dreyfus s'est battu pour la justice et son honneur dès le premier jour de sa mise au secret, le 15 octobre 1894. Son courage face à l'effondrement de son existence et l'enfermement à vie s'exprime tout entier dans ses lettres de prison et du bagne qu'il adresse à sa famille, à commencer par sa jeune épouse. Avec elle se noue une exceptionnelle correspondance qui défie le temps, l'éloignement et l'épreuve terrible de la détention. L'écriture épistolaire, malgré la censure, devient pour Alfred et Lucie le lieu de leur résistance et de leur amour pendant cinq longues années. La violence de l'État quand il se trompe de coupable et s'obstine, l'antisémitisme larvé, les valeurs portées par les Dreyfus de confiance inébranlable en la justice de leur pays, d'honneur, de solidarité, la possibilité de survivre en s'écrivant : il semble que dans ces lettres tout résonne avec notre siècle.



« Giono » Catalogue de l'exposition du Mucem. Éditions Mucem, coédition Gallimard, exposition présentée du 30 octobre 2019 au 17 février 2020

Pour donner chair à l'un des artistes les plus prolifiques du XX^{ème} siècle, la quasi-totalité de ses manuscrits, exposée pour la première fois, entre en dialogue avec près de 300 œuvres et documents : archives familiales et administratives (dont celles de ses deux emprisonnements), correspondances, reportages photographiques, éditions originales, entretiens filmés, ainsi que tous les carnets de travail de l'écrivain, le manuscrit de son *Journal de l'Occupation*, les films réalisés par lui ou qu'il a produits et scénarisés, les adaptations cinématographiques de son œuvre par Marcel Pagnol et Jean-Paul Rappeneau, les peintures naïves du mystérieux Charles-Frédéric Brun qui lui inspira *Le Déserteur*, et les tableaux de ses amis peintres, au premier rang desquels Bernard Buffet.



« Ouvrir le feu » Correspondance croisée de Pierre Matisse & Joan Miró. Éditions L'Atelier Contemporain, novembre 2019. Édition établie et présentée par Élixa Sclaunick.

Réunie pour la première fois, et en intégralité, dans ce volume, la monumentale correspondance entre Joan Miró et le marchand d'art Pierre Matisse, fils du peintre Henri Matisse, couvre cinquante années : de 1933, trois ans après leur première rencontre, à la mort de l'artiste en 1983.

Pierre Matisse, établi à New York, devient le marchand de Joan Miró aux États-Unis en 1934, soit à l'heure du triomphe des fascismes, qui poussera de nombreux artistes d'Europe à s'exiler en Amérique ; deux ans avant le déclenchement de la guerre d'Espagne, qui affectera immédiatement l'artiste d'origine catalane ; et cinq ans avant l'éclatement du conflit mondial qui contribuera à déplacer de Paris à New York le premier pôle artistique planétaire. C'est au travers, et même à l'encontre, de ce contexte impossible, auquel s'ajoute bientôt la lente mais certaine éclipse de l'École de Paris au profit de l'expressionnisme abstrait, que se forge une relation de profonde confiance entre les deux hommes, et que Pierre Matisse parvient à faire reconnaître l'œuvre de Miró outre-Atlantique.

« Ouvrir le feu » : ces termes sont de Miró lui-même, qui, reconnaissant vite le destin de puissance culturelle promis aux États-Unis, exhorte son marchand à mener une « campagne courageuse et efficace à New York ». Et c'est bien au récit d'une sorte de bataille que cet échange de lettres – assimilé à un « roman épique » par l'auteur de l'édition – invite le lecteur, bataille dont les tenants et les aboutissants couvrent un très large spectre. Conflits politiques et guerriers, mutations des scènes artistiques, entraide et rivalités des marchands d'art, stratégies pour imposer l'œuvre, recherche de commandes, organisation des expositions, accrochage des tableaux, élaboration des catalogues, règlement des questions matérielles et pécuniaires : l'ensemble de ces réalités composent un panorama qu'enrichissent au surplus des commentaires esthétiques, l'évocation de figures artistiques de l'époque, et les regards de Miró sur son travail. Cet ouvrage conséquent s'augmente d'un cahier d'illustrations inédites, d'un essai introductif de Jacques Dupin, ainsi que de lettres de ce dernier, d'André Breton et de Pierre Loeb, premier marchand parisien de Miró. Pierre Matisse (1900-1989), fils d'Henri Matisse, fut un marchand d'art franco-américain spécialiste de l'art moderne. Il consacra sa vie à faire connaître des peintres tels que Miró ou Chagall, dont il exposait les œuvres dans sa galerie à New York. <http://editionlateliercontemporain.net/>

Correspondance de Montesquieu (volume III). Tome XX des Œuvres complètes.

La Fondation La Poste soutient le travail préparatoire en vue de la publication du volume trois de la correspondance. Cette publication est prévue pour 2019.

Projet coordonné par Catherine Volpilhac-Auger, Co-directeur des Œuvres complètes de Montesquieu, La Société Montesquieu.

La période couverte (1747-1750) est la période particulièrement importante où Montesquieu met la dernière main à *L'Esprit des lois* et à de nombreux échanges avec son éditeur de Genève. Cela apporte nombre de révélations sur le texte même de *L'Esprit des lois*.

La période 1749-1750 est aussi celle qui voit Montesquieu attaqué par les critiques, auxquels il répond avec la *Défense de L'Esprit des lois*. Sa correspondance avec l'ambassadeur de France à Rome, pour éviter la mise à l'index de l'ouvrage, montre au jour le jour sa stratégie envers les autorités religieuses.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org